174 12 FÉVRIER 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA FRANCE HONORE SES SOLDATS TOMBÉS EN INDOCHINE

Une cérémonie patriotique a eu lieu à Toulon en l'honneur de 550 soldats tombés en Indochine, d'où leurs cercueils ont été ramenés sur le porte-avions « Arromanches ». Au nom du gouvernement, M. Betolaud, ministre des Anciens Combattants, salue les victimes du Viet-Minh devant le monument aux Morts où ont été pieusement veillées les dépouilles mortelles d'un soldat de l'armée de terre, d'un marin et d'un aviateur. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte.)

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT DE FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

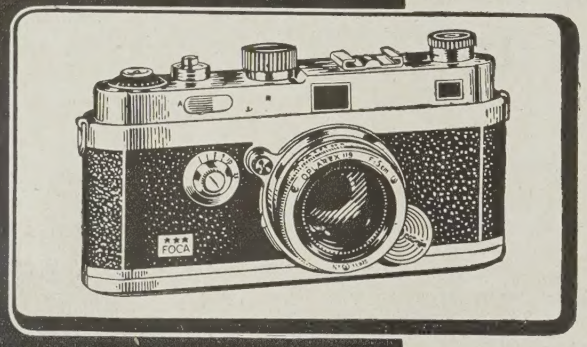
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. » (Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.) Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

choix qualité

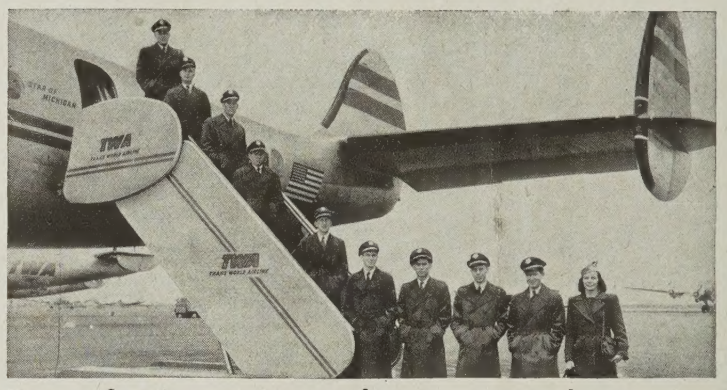


au

PHOTO-HALL

PHOTO - RADIO - CINÉMA - PHONO

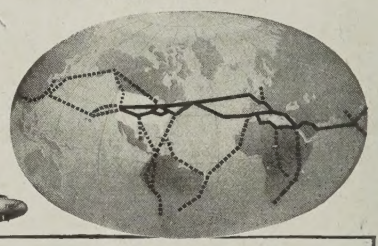
CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO



Deux équipages complets assurent le service durant chaque vol transatlantique des TWA.

C'est parce qu'un équipage de 10 membres assure chaque trajet transatlantique que tant de voyageurs au monde choisissent TWA pour leurs déplacements. Ils savent que des aviateurs américains experimentés, vigilants, sont aux postes de commande à tous les instants. A chaque vol transatlantique, un homme de secours est prévu pour chaque poste - l'équipage est double. Un relais est établi, les uns veillent tandis que les autres sont au repos. Ce sont tous des aviateurs américains totalisant des centaines de vols transatlantiques TWA. Les skyliners avancent a plus de 8 km à la minute dans une atmosphere calme et lumineuse. Pour des trajets rapides, confortables d'un point du globe a un autre, demandez à votre agence de voyages des places par TWA. Ou consultez l'agence de voyages TWA la plus proche.

***NOUVEAUX TARIFS RÉDUITS** pour des voyages circulaires de 30 jours vers l'Amérique jusqu'au 31 Mars.*



LIVRAISONS RAPIDES, fret de toute importance pour toutes destinations. Tarifs les plus bas par les cargos aériens TWA. — Service sûr. — Consultez votre transitaire ou bureau de fret TWA le plus proche.
PROvence 79-80

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

BALzac 10-83

101, Champs-Élysées - PARIS

U. S. A. • EUROPE • AFRIQUE • ASIE

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

ASSAINISSEMENT

— Paraît qu'on va supprimer les histoires de gangsters dans les journaux de jeunes.

— Oh ! moi, j'm'en fiche ! Je lis le journal de mes parents, il y a des crimes à chaque ligne... et des vrais !...

PAS AU COURANT

Elève Pénible, que s'est-il passé dans la nuit de la Saint-Barthélemy ?

— J'sais pas, moi, mes parents me laissent jamais sortir le soir !...

UNE GRANDE « PREMIÈRE »

— Ah ! ma chère, quelle soirée !... quels décors, quels costumes !... et surtout quelle mise en scène ! Ah ! cette mise en scène ! Un immortel chef-d'œuvre ! Ah ! quelle mise en scène !

— Et la pièce, de qui ?

— Je ne sais pas... de Molière, je crois...

ENCOURAGEANT

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où se trouve le professeur de ski ?

— C'est moi, mademoiselle.

LOUFOCOLOR

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous avez fait barioler de rouge et de vert mes glaces polaires ! C'est antinaturel !

LE PRODUCTEUR. — Pourquoi ?... Il y a bien des glaces à la pistache et à la framboise !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 174 12 FÉVRIER 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

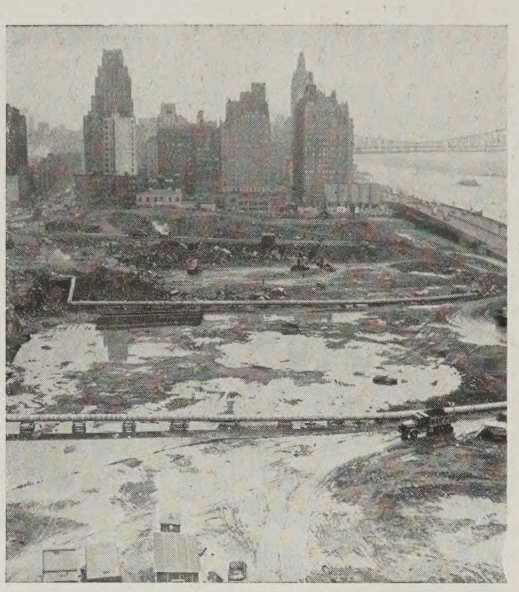
G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LES ÉCOLIERS ANGLAIS SE LIGUENT CONTRE LES CHATIMENTS CORPORELS

Un conférencier qui vantait les vertus des châtiments corporels aux élèves d'une école londonienne s'était vu « rossé » par ceux-ci. Quarante mille élèves des cent plus importantes écoles de Londres vont être consultés sur l'opportunité de la constitution d'une union internationale des enfants pour une coopération plus étroite entre autorités, maîtres et parents. Au meeting inaugurant cette campagne, un jeune maître de l'école où l'incident a eu lieu prend la parole à côté d'un élève qui exhibe les instruments des sévices. Phot. Reuter.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS, M. Parodi, ancien ministre du Travail, ambassadeur qui représenta la France au Conseil de sécurité des Nations Unies, a été nommé secrétaire général au ministère des Affaires étrangères.



A NEW-YORK s'est ouvert le chantier du vaste bâtiment qui va être érigé dans la presqu'île de Manhattan, entre l'Hudson et l'East River, pour abriter les services permanents des Nations Unies.

A ROME a eu lieu le mariage de Tyrone Power, l'acteur d'Hollywood, et de Linda Christian. La cérémonie religieuse terminée, les époux se sont rendus au Vatican, où S. S. Pie XII leur a accordé sa bénédiction.

A BALE, le général de Lattre de Tassigny, entouré d'Alsaciennes, a remercié la Croix-Rouge et les donateurs suisses de l'aide qu'ils ont apportée aux mutilés, veuves et orphelins de l'armée Rhin-Danube.

A HAIFA, les 1.500 premiers réfugiés israélites détenus dans l'île de Chypre et libérés par les autorités britanniques arrivent sur le navire *Gallia* en présence de la foule qui attend leur débarquement.

A ALGER, M. Marcel-Edmond Naegelen, gouverneur général, a présidé la cérémonie organisée en l'honneur des soldats tombés sur le sol algérien et dont les dépouilles vont être transportées dans la métropole.

A FRANCFORT, le général Lucius Clay, commandant en chef de la zone américaine, s'entretient avec le directeur de la Radio — qui vient d'être rendue aux Allemands — au cours d'une cérémonie officielle.

A CALCUTTA, des manifestations en faveur de la République indonésienne ont provoqué de violentes bagarres. Devant le Post Office la police disperse les étudiants à l'aide de bombes lacrymogènes.

A PORTSMOUTH, trois petits bâtiments de la marine britannique viennent d'être armés pour effectuer une mission d'étude dans les régions arctiques. Les officiers consultent l'itinéraire de cette croisière.

CARACTÈRE NOUVEAU DES RAPPORTS ENTRE LES U.S.A. ET L'U.R.S.S.

par ROGER CÉRÉ

Il a fallu attendre quinze années après la création de la Société des Nations pour en arriver à la même conclusion que nous avons tirée des faits après trois années seulement d'existence et de non-fonctionnement du système des Nations Unies. En réalité, dès le départ, l'organisation avait révélé qu'elle risquait d'être frappée de paralysie si une condition nécessaire n'était pas réalisée. Le grand espoir que l'on avait mis en elle venait de la présence dans son sein des deux grandes nations qui justement avaient manqué à l'institution genevoise. L'U. R. S. S. et les U. S. A. en tenant sur les fonts baptismaux une Société des Nations qui avait gagné la guerre et qui se survivait pour faire régner la paix lui donnaient cette garantie d'efficacité qui avait manqué aux institutions prévues par le Covenant de 1919.

LA CONDITION NÉCESSAIRE DE LA PAIX

Peut-être, par un de ces paradoxes dont l'histoire nous offre de curieux exemples, si la Société des Nations a été pendant deux lustres une presque réussite, c'est justement parce que ses proportions réduites à une Europe étroite la faisaient correspondre à une structure politique indépendante à la fois de la Russie et des Etats-Unis d'Amérique. A ce moment-là les deux Etats tournaient le dos au vieux continent, le premier absorbé par sa révolution prolétarienne et son expansion sibérienne, le second enfoncé dans un isolationisme « vertueux et satisfait ». Et les deux Etats s'ignoraient l'un l'autre au point qu'ils n'entretenaient aucune relation diplomatique, le gouvernement « bolchevik » n'ayant pas été reconnu par le gouvernement de Washington.

Ce n'est qu'avec l'arrivée au pouvoir des démocrates, après les élections de 1932, que cette reconnaissance sera faite en 1933. Depuis cette date importante dans les rapports des deux pays jusqu'à l'alliance de fait qu'imposeront l'agression allemande contre la Russie et l'attaque de Pearl-Harbor par les Japonais, aucun antagonisme n'apparaît qui puisse séparer les nouveaux alliés. En U. R. S. S. on admire le « sens pratique américain », comme en témoigne ce passage extrait *Des principes du leninisme* présentés par Staline. « Le sens pratique américain est la force indomptable qui ne connaît ni ne reconnaît de barrières, qui emporte les obstacles de tout genre et de tout ordre par sa ténacité industrieuse, qui ne peut manquer de mener jusqu'au bout sa tâche une fois commencée, fût-elle minime, force sans laquelle on ne saurait concevoir un sérieux travail de construction. » L'élan révolutionnaire russe allié au sens pratique américain, telle est l'essence du leninisme. Seule cette alliance nous donne le type achevé du militant leniniste, le style du leninisme dans le travail.

A cette admiration des Russes pour cette qualité qui leur fait défaut, on répond de l'autre côté par un même sentiment pour un peuple qui souffre et qui se sacrifie pour une grande entreprise. Mais cette sympathie est quelque peu tempérée par une méfiance assez souvent exprimée à l'égard du gouvernement soviétique en raison des méthodes qu'il emploie. La guerre et les victoires des armées russes devaient faire disparaître cet état d'esprit réticent. Toute la politique de Roosevelt pouvait alors se bâtir sur cette condition nécessaire : la collaboration de la Russie, collaboration acceptée, enregistrée à Téhéran, à Yalta, puis à San-Francisco comme à Potsdam. Que l'entente faite pendant la guerre se maintienne après la victoire, et « la meilleure occasion de l'histoire », comme le proclame le communiqué de Yalta, aura été saisie et permettra d'ouvrir une période nouvelle dans l'histoire du monde.

LE DOUBLE ÉCHEC

Cette entente n'a pu se faire, on sait aujourd'hui comment et jusqu'à un certain point pourquoi. Trois ans et demi après la victoire des démocraties il ne reste de tout le système préparé pendant la guerre (qu'elle était belle la paix faite pendant la lutte !) qu'une administration somptueuse, mais totalement impuissante du fait de ses administrés.

On sait comment pendant dix-huit mois M. Byrnes a tenté d'obtenir de la Russie cette coopération qui aurait rendu la vie à une O. N. U. paralysée. De septembre 1945 (Londres) à mars 1947 (Moscou) l'essai d'un établissement d'une paix durable, cette paix et cette sécurité internationale revues par F. D. Roosevelt, a été fait. Et cela avec une persévérance parfois naïve dont le Kremlin se rendait compte, mais qu'il récompensait bien mal. Et le jour est enfin venu où en Amérique on s'est aperçu que persévérer encore serait indigne d'un grand pays. L'illusion était dissipée et les erreurs devenaient évidentes. Le général Marshall, succédant à M. Byrnes, après avoir constaté l'échec engageait la diplomatie des Etats-Unis dans une voie nouvelle. Mais si le premier système avait été logiquement construit, il n'en était pas de même du second, dans lequel les Etats-Unis s'engageaient à contre-cœur sans aucun doute et sans en avoir défini les buts si ce n'est celui qui rallie l'opinion tout entière du pays : défendre la paix par tous les moyens ; il fallait aller en somme de la paix « virtuelle » du pacte de 1945 à une paix réelle.

Tandis que l'Amérique changeait de route, où en était son adversaire, la Russie soviétique ?

Dans ce domaine il faut montrer quelque prudence : les informations, même celles qui paraissent sûres, doivent être accueillies avec réserve, la propagande prenant les formes les plus inattendues. Celles qui nous sont parvenues inclinent à penser que les dirigeants soviétiques mesurent avec inquiétude les résultats de leur politique. La presque totale intégration à leur système des sociétés paysannes de l'Est européen constitue pour eux un danger politique interne et un fardeau insupportable au point de vue économique. La « mise au pas » des Etats de l'Est se poursuit avec tant de maladresses que le Kremlin se rend compte qu'il n'en tirera aucun bénéfice, au contraire. Les populations soumises au traitement que l'on connaît, qui n'ont aucune expérience politique, sont reprises par leur seule grande passion, le nationalisme, dont la raison d'être est l'oppression étrangère. Tito a commencé, les maquis se développent en Pologne, et la Bohême est très troublée. Quant à l'économie de ces pays, profondément bouleversée, elle court à la faillite, au moment où en Russie soviétique les pires difficultés de ce point de vue sont avouées par le gouvernement lui-même.

La politique de l'isolement total et de la coexistence a échoué pour la Russie, comme la coopération internationale pour les U. S. A. Mais ce double échec a des conséquences très différentes pour l'un et l'autre. Si Washington a une grande liberté de manœuvre, il n'en est pas de même pour le Kremlin. En effet, tandis qu'en Russie, après une période d'initiatives hardies et rapides, les positions se sont immobilisées, les U. S. A. ont successivement adopté la politique du *containment* (discours du 12 mars 1947, par lequel le président Truman prend la défense de la Grèce et de la Turquie et par conséquent barre sur ce terrain l'avance russe), puis celle de l'aide à l'Europe, par laquelle ils s'opposent à l'avance des partis communistes. On sait comment le plan Marshall en contraignant l'Europe à se définir a finalement eu pour conséquence de poser la question allemande sur le plan économique et nécessairement de lui donner un statut politique. Les réactions russes ont provoqué une crise qui dure encore et qui est celle de Berlin, et contre elles s'est organisée une véritable alliance qu'un pacte a sanctionnée au premier jour : le pacte de l'Atlantique.

LES POSITIONS NOUVELLES

Ainsi donc ce que Molotov dénonçait à la conférence de Londres en septembre 1945 comme la pire des éventualités, et contre laquelle il protestait : la formation d'un bloc occidental, s'est fait, et sous la pression de la Russie elle-même, et comme si à plaisir elle en eût dirigé les étapes.

La route parcourue par les deux Etats les a conduits à une sorte de tête-à-tête : rien dans leur lointain passé ne pèse sur leurs rapports actuels, ce qui n'est pas le cas dans les rapports des autres Etats, et de ce point de vue aucune passion nationale ne peut les aveugler. De l'alliance conclue pendant la guerre, de l'association signée dans les pactes il ne reste que des souvenirs et des espoirs déçus. Après trois années passées ils se retrouvent l'un et l'autre responsables de la paix ou de la guerre, mais dans une position bien différente de celle qu'ils avaient en 1945.

Ils se présentent à la tête de deux systèmes différents aux points de vue politique et économique :

Au point de vue politique, trois années d'après-guerre ont démontré que le communisme n'est plus une idée, mais l'enveloppe de cette idée pour l'établissement d'un régime qui postule la guerre civile, les abus de toutes sortes et finalement une dictature contre laquelle il reste dans le monde un droit de défense. Le « préjugé favorable » qui entraînait le monde il y a trois ans est dissipé. A Moscou on se rend compte du fait et du « flux » on en vient au « reflux », suivant la méthode tactique des principes du leninisme.

Au point de vue économique, la crise violente qui devait emporter la société américaine et les sociétés capitalistes tarde à se produire, il est possible même qu'elle ne se produise pas, tout au moins dans les formes escomptées. Mais au contraire elle se développe là où l'on ne l'attendait pas, en U. R. S. S. et en Europe orientale. Le traité de commerce signé entre la Pologne et l'Angleterre montre quelle seule solution pourrait être envisagée.

Mais il y a autre chose et dont l'importance est bien plus grande encore. Les deux systèmes qui s'opposent sont tous les deux défensifs : ils sont constitués par des traités, des pactes dont les formules aboutissent en fin de compte à des attitudes de force. Au delà des idéologies, des plans économiques il y a l'aspect militaire, et ce sont les états-majors qui tiennent tous les ressorts des deux mouvements.

Les rapports diplomatiques des deux puissances s'inscrivent donc désormais en fonction de cette position nouvelle, et l'on peut considérer que leur évolution va changer de forme. Les initiatives du généralissime Staline en marquent le début. Telles qu'elles sont faites elles paraissent inacceptables, elles n'en constituent pas moins une réplique au projet du président Truman d'envoyer un représentant personnel à Moscou, projet que le général Marshall a fait échouer. Mais depuis le général Marshall a quitté la direction du Département d'Etat et le président est désormais libre et « peut voler de ses propres ailes », comme l'affirment les républicains. Qu'il choisisse son heure, cela est fort possible. Peut-être sera-t-elle venue le jour où l'opinion américaine, toujours souveraine mais déjà sollicitée, lui accordera son adhésion. C'est à la diplomatie qu'il appartient de trouver les méthodes qui conviennent pour sauver les apparences d'une part et permettre le règlement des litiges d'autre part. Lorsque la force et la puissance prennent place dans un débat international l'idéologie cède le pas au réalisme. Nous y voici revenus.

La grande-duchesse, entourée du prince Félix (a sa droite) et de son fils aîné le prince héritier Jean (a sa gauche), a célébré le trentième anniversaire de son règne, en présence du corps diplomatique (ci-dessus).

LE LUXEMBOURG FÊTE SA SOUVERAINE

Les Luxembourgeois ont célébré récemment dans l'allégresse les trente ans de règne de leur souveraine, la grande-duchesse Charlotte, duchesse de Nassau, princesse de Bourbon-Parme et comtesse palatine du Rhin. C'est en effet en janvier 1919 que l'actuelle souveraine avait pris la succession de sa sœur Marie-Adélaïde après la renonciation de celle-ci au trône. Sous son règne éclairé le Luxembourg connut une ère de prospérité que devait interrompre la guerre. Résolue à ne pas subir la loi de l'envahisseur, la grande-duchesse Charlotte vécut en exil aux Etats-Unis avec la famille royale, sans cesser d'affirmer la nécessité historique de l'indépendance du Luxembourg. Rentrée dans sa petite patrie avec son mari, le prince Félix, et ses enfants, elle y a retrouvé l'affection de son peuple. (Photographies Almasy.)

M. Pierre Dupont, président du Conseil, et le colonel Jacoby, chef d'état-major de l'armée, arrivent a la caserne du Saint-Esprit.

QUELQUES-UNES DES AFFICHES LES PLUS CÉLÈBRES QUI AVAIENT ÉTÉ CRÉÉES... ...ENTRE 1914 ET 1918 POUR LE LANCEMENT DES EMPRUNTS DE LA GUERRE.

MYSTIQUE DE L'EMPRUNT

par RAYMOND ARON

LA France de la Troisième République fut avant 1914 le banquier de l'univers. Par sa puissance financière elle venait sinon au premier rang, réservé à la Grande-Bretagne, du moins au second. Elle possédait au dehors quelque 40 milliards de francs germinal. Le Français moyen était réputé pour sa capacité d'épargne. Au lendemain de la défaite de 1870 l'emprunt destiné à payer les 5 milliards exigés par l'Allemagne fut couvert avec une dérisoire facilité : le pays s'était fait confiance à lui-même, comme l'étranger lui avait fait confiance. Sedan avait porté un coup mortel à l'armée impériale ; le franc était sorti intact du désastre national.

La victoire de 1918 rétablit l'intégrité du territoire, non celle de la monnaie. Depuis 1918 l'Etat a beaucoup emprunté, mais la réponse du public n'était pas acquise d'avance. La capacité d'emprunter est devenue le test suprême du ministre des Finances. Un emprunt réussi apparaît comme la preuve et la consécration d'un rétablissement des finances publiques. Quand l'argent afflua vers les caisses de l'Etat le succès de l'expérience Poincaré fut acquis. Cardinaux et académiciens bénirent l'emprunt qu'émit en 1936 M. Vincent Auriol pour sauver le franc.

Après l'instabilité des années 1936-1938 l'emprunt de M. Paul Reynaud marqua le retour à la sagesse et à la tradition. M. Pleven donna des gages de son orthodoxie en préférant l'emprunt de la libération aux mesures « radicales » du blocage des comptes réclamées par d'aucuns. En 1949 radicaux et modérés, revenus au pouvoir recourent à l'emprunt selon le cérémonial désormais accoutumé.

L'événement a une valeur symbolique autant qu'une portée économique. C'est une manière pour l'Etat d'obtenir de l'argent, c'est aussi une sorte de rite patriotique. Les Français sont solennellement invités à manifester leur foi dans la France et dans le franc, patrie et monnaie étant plus ou moins confondues. D'où la répugnance pour les emprunts à garantie de pouvoir d'achat, d'où la sévérité des jugements portés sur ceux qui se « désolidarisent » de la nation à l'heure de la communion.

Que penser de cette mystique de l'emprunt ? Est-ce un surgissement des superstitions les plus lointaines ou l'utilisation des croyances populaires au profit d'une technique éprouvée ?

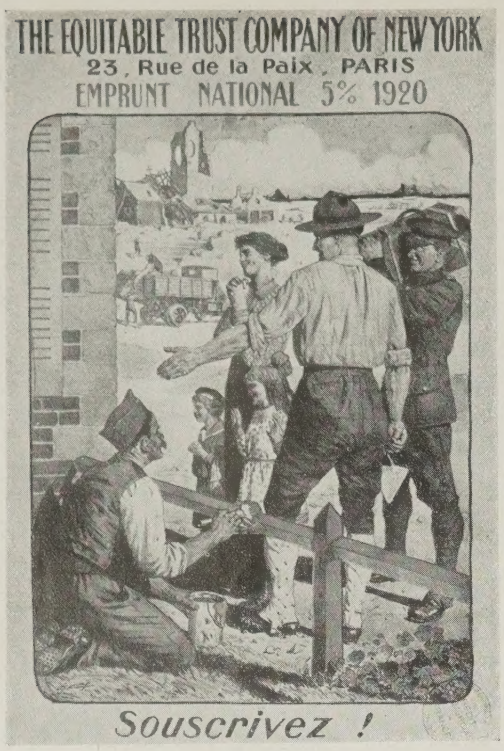
Les théoriciens discutent passionnément sur les avantages respectifs de l'emprunt et de l'impôt. Au risque de heurter les lecteurs, je dirai que du point de vue de la collectivité la différence entre ces deux méthodes n'est pas aussi grande qu'on l'imagine. Ce qui importe, c'est que l'Etat ne dépense pas plus qu'il n'encaisse ; autrement dit, qu'il ne distribue pas de « faux revenus ». En payant ses fonctionnaires ou les ouvriers sur les chantiers de reconstruction il crée un pouvoir d'achat qui se portera sur les marchés des biens de consommation. Il faut donc pour éviter l'inflation qu'à ce pouvoir d'achat créé par lui réponde le prélèvement sur les revenus du public d'une quantité égale de pouvoir d'achat. Ce prélèvement peut être opéré par l'impôt, il peut l'être aussi par l'emprunt, dans la mesure où les souscriptions sont authentiques et proviennent d'une « abstention de dépenses ». Le véritable emprunt et l'impôt remplissent également la fonction décisive de lutte contre l'inflation, ils contribuent à établir l'égalité entre les revenus *répartis* et les revenus *retirés* par l'Etat.

Il va sans dire que le particulier préfère l'emprunt, puisqu'en ce cas il conserve la propriété de son capital et touche des intérêts. Certains techniciens préfèrent l'impôt, pour la raison exactement contraire. L'accumulation des emprunts passés oblige à transférer chaque année une certaine masse de revenus de ceux qui les ont gagnés aux détenteurs de rentes. Mais cette raison ne pèse pas lourd aujourd'hui, étant donné que la dévalorisation monétaire a considérablement allégé le poids de la dette publique.

En revanche les experts font valoir d'autres arguments plus techniques, dont nous pouvons indiquer seulement l'esprit. Une collectivité doit épargner une part de son revenu afin de renouveler d'abord, d'élargir ensuite le capital immobilier et l'outillage. D'une manière ou d'une autre il faut qu'elle renonce à consommer une fraction de ses revenus égale à la valeur des investissements. Quand la collectivité ne consent pas spontanément à cette épargne on recourt à l'épargne forcée : l'impôt est une sorte d'épargne forcée, l'inflation aussi, indirectement, en ce sens que la hausse des prix diminue le pouvoir d'achat des masses populaires, gonfle certains profits et dégage ainsi l'épargne supplémentaire. L'emprunt serait une épargne volontaire, mais, à en croire les critiques, le plus souvent il ne réussit qu'à la suite d'une modification de la répartition des revenus au bénéfice des privilégiés et aux dépens des salariés. L'impôt, au contraire, dégagerait l'épargne sans aggraver l'inégalité.

Il n'est pas possible, dans le cadre de cette brève étude, de pousser plus loin cette controverse. En théorie l'impôt pourrait atteindre les revenus que le public accepte de ne pas dépenser, puisqu'il accepte de les verser aux caisses de l'Etat. Mais il y a en France des classes entières de la population que l'impôt touche malaisément et qui furent traditionnellement épargnantes : les paysans, peu informés de la comptabilité moderne et qui distinguent mal ce qui répond au salaire de leur travail et ce qui répond à de véritables bénéfices, les chefs des petites entreprises industrielles et surtout commerciales. L'élargissement de l'assiette fiscale, l'amélioration du contrôle s'imposent en tout état de cause. Aussi longtemps que la structure dispersée de l'agriculture et de l'industrie française subsistera l'emprunt n'en restera pas moins indispensable.

L'Etat a d'autant plus besoin d'emprunter qu'il est chargé depuis la libération d'un large secteur de l'industrie française. Désormais le crédit des Houillères, de l'Electricité, du Gaz de France se confond avec celui de l'Etat. Il n'est plus question de recourir à des augmentations de capital pour financer des travaux neufs : on est acculé à l'alternative : emprunt ou impôt. Provisoire-



L'EMPRUNT DE 1920 PERMIT LA RECONSTRUCTION.

UNE ÉMOUVANTE AFFICHE D'ABEL FAIVRE ILLUSTRA LE DERNIER EMPRUNT DE LA GRANDE GUERRE.

ment la contre-partie du plan Marshall nous permet de financer nos investissements à l'aide des impôts payés par le contribuable américain. Mais il faudra bientôt que le contribuable (ou l'épargnant) français prenne la relève de son collègue d'outre-Atlantique.

Les réformes économiques auxquelles on a procédé depuis quelques années exerceront, à n'en pas douter, une action durable sur le circuit des capitaux. Les investissements sont de plus en plus déterminés par l'Etat. L'individu a de moins en moins la disposition de ses revenus. Ce n'est plus lui qui choisit entre les divers placements, c'est l'Etat qui fixe l'ordre des investissements, de même que l'usage de l'épargne. La Sécurité sociale, les changements apportés à la répartition des revenus contribuent probablement à réduire la propension globale à l'épargne de la nation. L'évolution va, qu'on le veuille ou non, dans le sens de l'épargne collective et forcée. Mais nous n'en vivrons pas moins longtemps encore dans un système intermédiaire. L'impôt ne suffira pas pour collecter les sommes nécessaires à la reconstruction du capital immobilier et à la rénovation de l'outillage. Comme dans tous les pays sains, nos gouvernants devront user à la fois de l'emprunt et de l'impôt, ce qui implique à la fois la réforme fiscale et le rétablissement de la confiance dans la monnaie.

On juge d'ordinaire du succès de l'emprunt d'après le chiffre global des souscriptions. Cette mesure est pour le moins imparfaite. Il convient évidemment de déduire du montant les rentes anciennes, qui entrent pour moitié dans le total. Plus généralement, les souscriptions obtenues grâce à des crédits supplémentaires ou par la liquidation de capital n'ont guère d'intérêt économique. Si les souscriptions viennent de sommes auparavant thésaurisées en billets ou en or, il en résulte, certes, un avantage pour l'Etat. L'équilibre comptable est établi et l'effet peut être psychologiquement heureux.

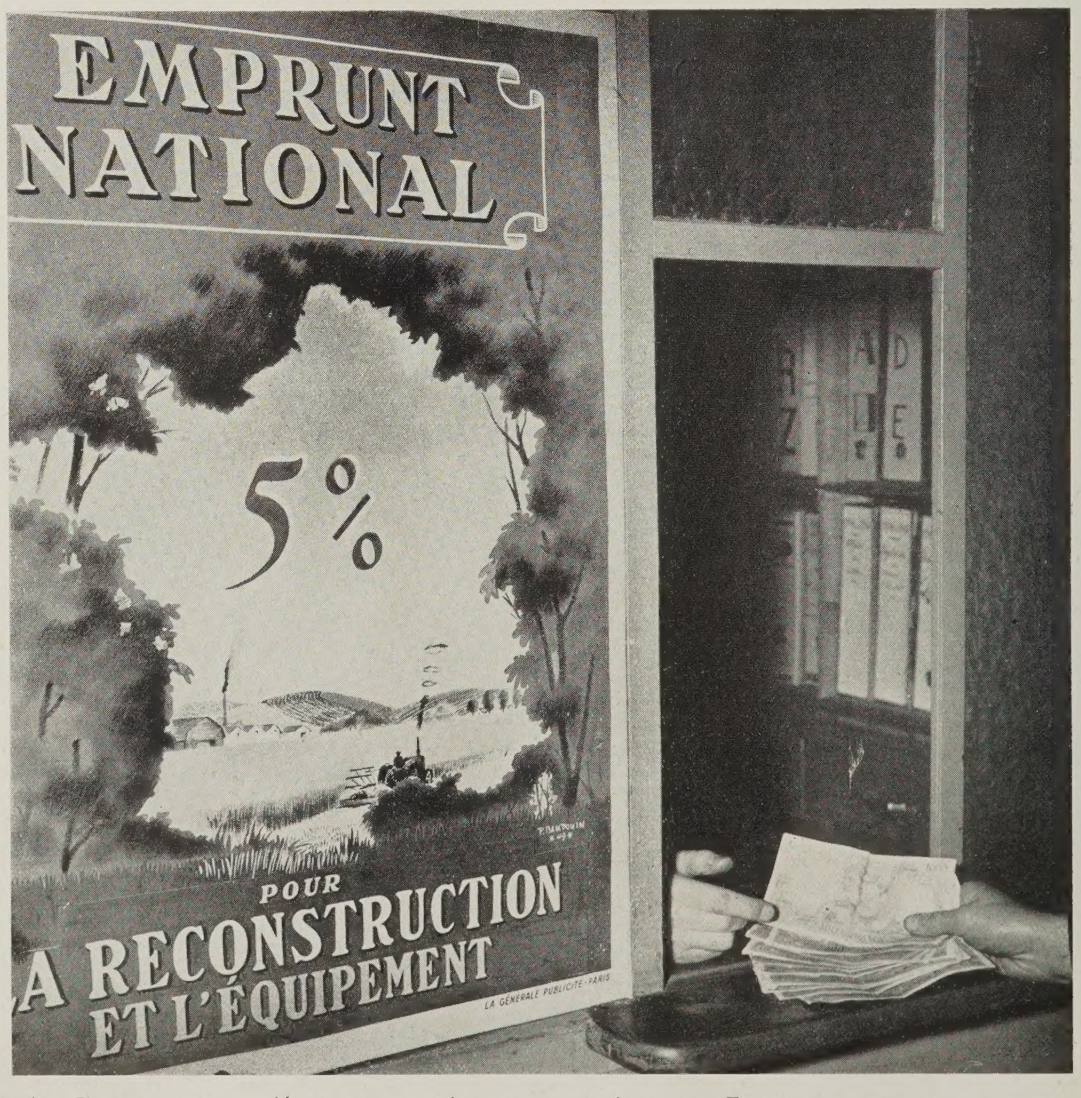
Mais l'essentiel n'est pas là. Le but véritable est de renverser la tendance, de modifier l'attitude du public à l'égard de la monnaie. Pour une part l'inflation tient à la rétention des stocks, à la frénésie d'achat, au refus, de tous et de chacun, de garder des encaisses. Parce qu'on n'a plus confiance dans la monnaie, on préfère dépenser à tout prix plutôt qu'épargner des francs dont on pressent la dévalorisation. Parce qu'on n'a pas confiance dans la monnaie, on épargne en or ou en bétail, non en rentes d'Etat.

On n'a donc pas tort de dire que le véritable objectif de l'emprunt c'est de restaurer la confiance. Mais le succès même de l'emprunt n'implique-t-il pas la confiance ? Ne sommes-nous pas au rouet ? L'emprunt est-il susceptible de créer cela même qu'il suppose ? La vérité est que l'on s'efforce de rompre le cercle vicieux à la fois par la propagande et par les conditions séduisantes de l'émission.

L'emprunt 1949 présente deux particularités encore inédites dans une histoire financière pourtant riche en vicissitudes. La première est la promesse faite aux souscripteurs qu'ils bénéficieraient en tout état de cause des avantages supplémentaires qu'un futur gouvernement accorderait aux souscripteurs d'un éventuel emprunt. La deuxième est la « déconversion » des anciennes rentes, la reprise au pair des rentes 3 % pour moitié des souscriptions à la rente 5 %. Etant donné le cours de la rente 3 %, il en résulte que le prix d'émission de l'emprunt est de 86 ou 87 francs, ce qui met le taux d'intérêt plus près de 6 % que de 5 %. Dès lors on voit mal comment le cours de la rente 3 % ne baisserait pas lorsque le nouvel emprunt sera coté en bourse, à moins que toutes les rentes 3 % ne soient absorbées par la Caisse des dépôts ou par l'emprunt 5 %.

La sagesse — qui ne s'accorde ni avec les polémiques ni avec les abus de la méthode Coué — invite donc à attendre plusieurs semaines avant de porter un jugement sur le résultat final de l'opération. L'Etat trouvera une aisance temporaire de trésorerie dans la rentrée de 100 à 200 milliards. On saura plus tard si les Français ont recommencé de croire à la stabilité du franc.

Affiches extraites de la collection du Crédit Commercial de France.



1949. C'EST ENCORE A L'ÉPARGNE QUE L'ON DEMANDE D'AIDER LA FRANCE A PANSER SES BLESSURES.

LES ÉLECTIONS ONT ÉTÉ PRÉCÉDÉES DE GRANDES PROCESSIONS A TRAVERS LES RUES DE LA CAPITALE.

LES PORTUGAIS VOTENT

DIMANCHE 13 février la présidence de la République portugaise changera-t-elle de main ? Hypothèse fort improbable. C'est ce que se demandent cependant — avec une anxiété raisonnable — les partisans du régime actuel. Raisonnable, car si le vote auquel sont conviés les électeurs engage véritablement le destin d'un système politique et, par voie de conséquence, celui du pays, le gouvernement, pour être juste, n'est pas de ceux qui aiment à se laisser châtier. Il l'a récemment montré en arrêtant le plus tranquillement du monde des agents électoraux de l'opposition.

A PROXIMITÉ DU CLOITRE DE BELEM S'ÉLÈVE LE MONUMENT A LA GLOIRE DU PORTUGAL.

— Scandale inouï, s'est-on exclamé du côté démocrate.

— Deux heures de prison pour avoir attenté à la dignité du peuple portugais, c'est bien le moins, a répliqué la police de Salazar.

En fait la passion politique conduit vite ici aux intempérances de langage. Dans le cas présent les orateurs avaient soutenu que les Portugais étaient devenus les « Cafres de l'Europe ! » Mais les apostrophes les plus véhémentes s'entourent de formes cérémonieuses. Les députés de l'ancien parlement s'injuriaient en ces termes :

— Votre Excellence est une canaille !

Ces jeux de réthorique éclipsaient le travail parlementaire, qu'interrompait d'autre part ce qu'on appelait pompeusement à l'étranger des « révolutions ». En réalité chaque parti politique s'appuyait qui sur une garnison, qui sur un régiment, lesquels opéraient au moment jugé opportun. De cette façon chacun avait sa chance, sauf le pays, tombé dans l'anarchie et la misère.

Le jour vint, en 1927, où l'armée, fatiguée de se soulever en ordre dispersé et contradictoire, fit la révolution pour son propre compte. Encore une fois le Portugal n'y retrouva pas le sien. Le triumvirat militaire fut un échec aussi lamentable que le régime parlementaire. Du moins eut-il assez d'intelligence pour le comprendre. C'est dans ces conditions qu'il s'en remit au maréchal Carmona et au professeur Oliveira Salazar du soin de redresser les affaires publiques. L'expérience s'est poursuivie sans défaillance avec un succès certain. La solidité du régime semblait d'autant plus inébranlable qu'on ne souffrait pas qu'elle pût être mise en cause.

Or la lutte entre le maréchal Carmona, âgé de soixante-dix-neuf ans, actuel président de la République, et le général Norton de Matos, de

LE MARÉCHAL CARMONA, TROIS FOIS RÉÉLU, EST LE PLUS SUR GARANT DU RÉGIME DE SALAZAR.

LE GÉNÉRAL NORTON DE MATOS, A PLUS DE 80 ANS, EST LE REPRÉSENTANT DE L'OPPOSITION.

LE PRÉSIDENT SALAZAR RAPPELLE LES RÉSULTATS ACQUIS EN VINGT ANS DE GOUVERNEMENT.

trois ans son aîné, candidat de toute l'opposition, est ouverte et mettrait en jeu rien de moins que l'existence du régime dans le cas d'une victoire de Matos.

C'est en effet la première fois depuis plus de vingt ans que le président de la République se voit disputer son siège. Ses réélections successives avaient revêtu jusqu'à présent l'allure de plébiscites triomphaux. En outre les positions respectives du maréchal, ferme soutien de la Constitution Salazar, et du général, qui prône ouvertement son abolition totale, sont telles que l'élection de Norton de Matos contraindrait au départ le président du Conseil.

Quelle est la force des adversaires de Salazar ? Les communistes se comptent quarante mille ; les socialistes ne révèlent pas le chiffre de leurs effectifs ; les radicaux seraient les plus nombreux ; les monarchistes, ralliés derrière Duarte Nuno, voteront pour Carmona. Mais le plus grave c'est que les Portugais s'ennuient. Ils conspirent par distraction, par refoulement, par désir d'un changement.

Singulière gageure que soutient donc l'actuel gouvernement ! Si fortes que soient ses armes, en raison des pouvoirs pratiquement illimités qu'il détient, plus efficaces encore que le plaidoyer que constitue en sa faveur un bilan remarquable, il n'est pas douteux qu'il prend un risque. Il ne le fait pas sans motif.

Le Portugal, en un mot, a besoin des crédits américains. Il souhaite de bénéficier du plan Marshall et de s'intégrer dans le mouvement de coopération européenne soutenu par le département d'Etat. Pourquoi ? Il ne s'agit pas d'un caprice, d'un vœu sentimental. Les Lusitaniens ont donné maints témoignages de leur particularisme, de leur fierté, de leur esprit d'indépendance. Mais ils voient avec inquiétude se développer chez eux une crise économique sévère. Leurs débouchés extérieurs se trouvent singulièrement rétrécis : la Grande-Bretagne, leur client le plus fidèle et le plus important, réduit ses dépenses somptuaires dans des proportions massives et les vins du Portugal restent dans les caves. L'industrie de la conserve, jadis florissante, se heurte à des concurrents sérieux : le Maroc et les Etats-Unis eux-mêmes. Le déficit de la balance des comptes, cette hantise des pays européens, que le Portugal avait réussi à supprimer au prix d'un effort héroïque, reparaît, s'enfle et, en s'aggravant encore, finirait par ébranler l'édifice. Dans le même temps les besoins de matériel et de capitaux pour l'équipement du pays se font pressants.

Il faut d'abord calmer les susceptibilités américaines touchant le caractère démocratique des institutions portugaises. C'est un des buts de l'élection présidentielle. On rappelle aussi que M. Salazar fut le promoteur du pacte ibérique qui, par la menace de l'aide portugaise à un débarquement anglo-américain au cas d'une action allemande en Espagne, aurait évité l'attaque de Gibraltar et préparé indirectement l'opération d'Afrique du Nord.

Les Américains n'en demandent pas davantage. Leur idéal démocratique ne comporte pas l'hypothèse d'une victoire du général Norton de Matos, qui aboutirait à coup sûr à donner au parti communiste portugais sa plus belle chance aux dépens des organisations véritablement démocratiques.

M. Oliveira Salazar est, on ne l'ignore pas, un économiste. Lorsqu'on fit appel à lui, en tête de son programme était inscrit le problème financier, entendu d'ailleurs dans son sens le plus large : l'équilibre des comptes et tous ses corollaires, la répartition des impôts, la régularisation de la dette publique, la stabilité de la monnaie, le taux d'intérêt, la dotation des services publics et l'assainissement de l'administration. A ceux qui prétendaient développer avant toutes choses la production sous prétexte que « l'équilibre financier viendrait plus tard, sur la base large et solide d'une économie enrichie », il opposa que « la réforme des finances, dans l'absence nettement confirmée du crédit extérieur et dans l'impossibilité de mettre en mouvement dans des conditions acceptables les capitaux nationaux, était nécessaire au développement des travaux publics et à l'exploitation des principales ressources du pays ».

Le problème économique était donc placé en deuxième urgence, précédant le problème social et le problème politique.

Par une singulière ironie, et alors que paraissaient surmontées les principales difficultés qui ont entouré la naissance du régime, celui-ci voit soudain se reposer, côte à côte, le premier et le dernier problème dont la solution successive devait précéder le relèvement définitif du Portugal.

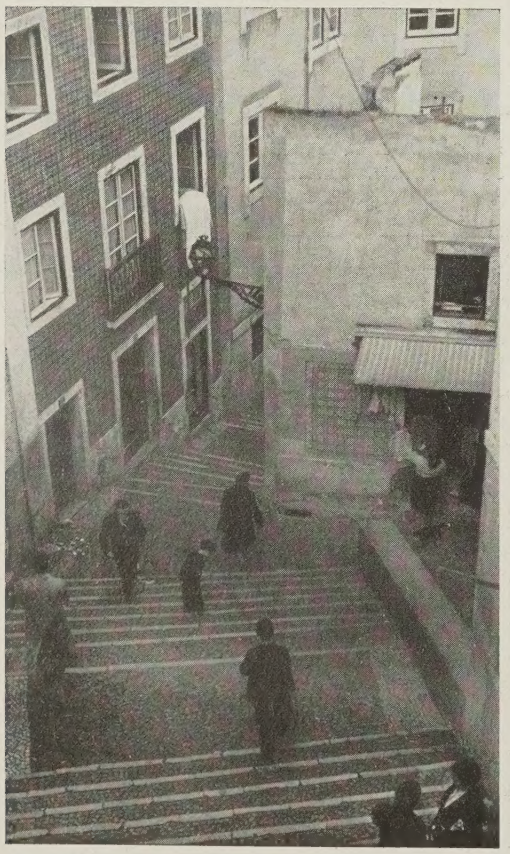
On pourrait épiloguer longuement à ce propos. On aurait grand tort toutefois de conclure à l'échec d'une expérience dont on peut discuter certains des moyens qu'elle a utilisés, mais à laquelle il est impossible de dénier une réelle noblesse. M. Oliveira Salazar n'est en rien comparable à un Hitler ou à un Mussolini. Il est aussi éloigné du romantisme forcené du premier que du cabotinage du second. Nulle pose dans son attitude, nulle recherche de la publicité personnelle. Je n'ai pas vu au Portugal une seule photographie de M. Salazar. Il y a chez lui du Montaigne, un philosophe parfaitement conscient de ses limites et de celles de l'homme en général. Il n'hésite pas à écrire ces lignes : « Que l'ensemble des travailleurs portugais, qui ont largement bénéficié d'une œuvre immense et cependant, quant à nous, encore à ses débuts, l'accompagnent avec une entière compréhension, c'est ce que je n'oserai affirmer. » Il serait facile d'y voir un aveu d'impopularité en même temps qu'une crainte. Et l'on ne saurait douter que celle-ci existe. Mais elle est d'une qualité qui en impose. Ce n'est pas la peur vulgaire du médiocre qui se sent lâché par ses troupes. C'est l'inquiétude d'un patriote qui, devant la double nécessité d'un pari et de la ratification solennelle d'une politique dont les résultats méritent le respect, se souvient du chaos d'où il a tiré son pays grâce à une volonté constante, dure parfois aux individus, et en devine le retour éventuel à la moindre faute. Et s'interroge sur cette faute.

Que lui manque-t-il pour s'assurer aujourd'hui l'adhésion unanime que l'avenir très probablement ne lui marchandera pas ? N'est-ce pas d'avoir seulement « pensé » l'action et de n'avoir pas voulu ou pu en faire une mystique ? De n'avoir pas voulu ou pu mélanger les valeurs temporelle et religieuse ? D'avoir en somme trop respecté l'homme et Dieu ?

René Branellec.

Photographies *Intercontinentale*.

Les gitanes que l'on voit dans les rues pittoresques de Lisbonne sont fort jolies.



Le quartier des pêcheurs fournit des images vivantes du vieux Lisbonne. Le Tage donne à Lisbonne une belle rade.

SAMMAS ! MELONS PROVIDENTIELS AU PAYS DE LA SOIF.

DES « BUILDINGS » JUCHÉS AU SOMMET D'UN ARBRE.

APRÈS LE NO MAN'S LAND, AU SORTIR DU BUSCH, LE DÉSERT DE KALAHARI EST DEVANT NOUS.

A TRAVERS L'ÉTRANGE DÉSERT DE KALAHARI(*)

par FRANÇOIS BALSAN

II. - DU MOLOPO A LA NOSOP RIVER

De Mafeking, avec une Pontiac, en suivant le fleuve sec Molopo, François Balsan a gagné le poste du Camel Corps de Tsabong, avancé dans le sable au sud du Kalahari, qui est sa base de départ. L'objectif du raid ? Traverser la poche que forme le désert entre le Molopo et la Nosop. Elle est totalement inexplorée, même par les indigènes, parce qu'aucun point d'eau n'y est connu. Que contient-elle ? Du gibier y vit-il ? L'explorateur va en tenter la première coupe géographique plein ouest, à la boussole.

Seul blanc à Tsabong, après cinq jours d'efforts de persuasion, il a réussi à décider un chasseur hottentot à le suivre. Quant aux moyens, la poche a trop mauvaise réputation pour qu'on puisse en première reconnaissance y aventurer des camions — d'ailleurs inexistants. Impossible d'user des cinq chameaux du Camel Corps. Il faut avoir recours au pionnier du désert, l'âne, recordman de la soif : résistance, quatre journées sans liquide.

La partie à jouer est donc sportive autant que scientifique. Son succès dépend de l'équilibre entre la distance *en ligne droite, de l'ordre de 200 kilomètres (que les écarts et les dénivellations accroîtront),* l'allure *possible,* l'eau emportable.

C'EST une infime caravane exactement ajustée pour ce raid qui attaque un beau matin le pays nouveau. Lukas Kartsee, mon chasseur hottentot ; John, mon boy Batlaharo, que j'ai aussi décidé ; cinq ânes, avec huit drommels : en tout 128 litres d'eau.

Une petite heure nous suffit à sortir de la zone d'errance des troupeaux. L'entrée dans la désolation se manifeste nettement : le bush cesse, et un champ d'herbes d'or ondule à perte de vue. Le soleil s'y réfléchit, aveuglant. Tous les bourdonnements d'insectes, coureurs ou volants, sont sur nous. Quelques cailles. Brassé par le flexible fourrage, me guidant sur mon ombre, me contrôlant de demi-heure en demi-heure à la boussole sur repères lointains, j'entraîne mon petit groupe.

Alip, notre « cabot » (Alip veut dire chien en hottentot), ignorant la sévère plaisanterie qu'on va lui infliger, en est encore aux cajoleries et aux sauts. Il nous distrait. C'est long, le temps, à 4 kilomètres à l'heure, avec arrêts sous le feu céleste, quand les ânes se dérobent, resquillent et perdent leurs chargements !

Au milieu du jour un camp de bushmen abandonné est la dernière trace humaine que nous laisserons. Les carcasses des tortues, des lézards que mangent ces sauvages demeurés au stade originel de l'homme, les débris d'œufs d'autruche qui leur servent de bouteillons jonchent encore ce sol noirci par leurs feux. Après : plus que la brousse, plus le moindre gibier. Vide mortel. M'aurait-on dit vrai ?

Au crépuscule quelques arbres reparaissent. Nous campons, car nous sommes très fatigués. Le sable dans les sandales a limé nos pieds.

Les charges tombent. Les bâts fument. Un premier sang coule au passage des courroies, dans le poil. L'humble cavalerie est entravée au pacage. Le feu crépite. Le thé bout sous le *camel-tree* élu pour nous abriter. Cet arbre a une écorce torsadée, son bois lourd brûle puissamment. Nous nous endormons près du brasier.

NAISSANCE D'UNE GIBOYEUSE FORÊT

La nuit a été mauvaise. Le vent se lève après minuit et souffle nord-sud, infailliblement. Dans le Sud il est la joie des colons avancés de l'Union : il propulse leurs éoliennes... Mais pour le campeur au désert il glace jusqu'aux os.

Un drommel a été perdu hier, dans un choc. Nous en avons bu un second. Les animaux, naturellement, n'ont encore rien eu. Il reste six drommels : *96 litres.* Pour « tenir » combien de jours exactement ?

Aujourd'hui les arbres s'accolent. Une forêt naît et s'anime timidement. Un lièvre. Cinq

(*) Voir *France-Illustration* n° 170, du 15 janvier 1949.

springboks. D'énormes vautours décrivent des orbes, apercevant par conséquent du gibier. Et l'après-midi, parmi des mamelonnements boisés, dans une herbe coulante, de vraies troupes de grands animaux nous dévisageant, étonnés. Deux hardes de *gemsboks* s'ébranlent. Ces gazelles ont la taille et le galop du cheval. Très dignes à côté de leur cavale, deux *secretarybirds,* oiseaux piétons de 1 m. 30, sont en quête de serpents. Quand enfin ils s'envolent on jurerait des paravents emportés par l'orage...

Nous dressons le camp sur une petite hauteur, escaladée de cameltrees, qui forment maintenant futaie. Tous les ors du couchant parent cet éden inviolé. Les feux dont Lukas nous entoure succèdent à cet embrasement. Nous avons enflammé un cercle d'arbres, car un squelette de gemsbok portait la signature du lion et qu'il faut bien protéger nos ânes de celui-ci. Les cris de chasse des chacals éclatent en séries de miaulements.

GEMSBOKS, HARTBEASTS, LION ET Cie

Est-il plus émouvant spectacle que celui d'un réveil dans la nature qu'aucun homme ne foula ? Le froid a beau avoir gâché le sommeil, dès que l'orient rougeoie le cœur vibre. Les chants fusent comme au signal. La ménagerie fit le prélude nocturne : l'aube est à l'oisellerie...

Lukas donne un peu d'eau aux ânes : deux drommels pour cinq, même pas 7 litres à chacun.

QUELQUES ARBRES... LE CAMP VA SE DRESSER...

Il faut voir la bataille des naseaux contre le seau !

Mon Hottentot a réfléchi en dormant. L'angoisse l'a pris. Il prétend que le Nosop n'a ni eau, ni puits, ni habitant, et qu'en arrivant nous ne serons pas sauvés. Je me le dis bien moi aussi, quoiqu'on m'ait assuré que si je touchais Kji-Kji (point visé) nous boirions. En somme, on m'a peint la traversée impossible, mais le terme possible... alors que je commence à croire peu à peu que l'inverse se produira !

Pourtant la présence de toute cette faune rassure : comment vivrait-elle si elle ne buvait quelque part ?

Cette question, le lecteur a dû se la poser. En voici la réponse. Le grand gibier est comme les ânes et les chameaux : il tient quatre jours sans eau. Quand il a soif l'instinct qui le mena aux pâtures le mène aussi là où pousse le *samma.*

Le samma est un melon sauvage connu dans tout le Kalahari. Il désaltère. Seulement son apparition est irrégulière. Quand on n'a pas la mobilité des gemsboks, comment se transporter là où il en a poussé ? Les cervidés couvrent 100 à 150 kilomètres en une journée, en se jouant. Le *cheetah,* félin à fourrure ocellée, fait du 60 à l'heure. L'autruche peut dépasser le 100... Les 4 km.-h. de nos bourricots ne nous donnent pas, hélas ! cette mobilité.

La brousse nous a repris. Curiosité, que toutes ces pistes qui se croisent ! Ce ne sont pas celles de l'homme, absent : ce sont celles du gibier. Ces étendues préservées lui appartiennent. Il a le sentiment d'y être en sécurité. Ses parcours sont tracés. Ici sentier de gemsboks et de hartbeasts, où Lukas, chasseur émérite, démêle les pieds. Là trottinent les springboks. Là enfin, voie royale, les lions ont défilé.

La densité des animaux visibles augmente incroyablement. C'est un jardin zoologique. Une cinquantaine de springboks à la fois, au creux d'un pan, nous regardent passer. Une lionne, que nous cachait l'ombre d'un cameltree sous lequel elle croquait un gemsbok, ne s'en va qu'à 20 mètres, laissant son repas entamé. A 500 mètres de là trois ou quatre hardes de gemsboks et hartbeasts font garde-manger sur pied... Mon chasseur découvre tout cela ! Quelles aubaines, s'il revenait... Que de peaux !

Une série de chaînons de 20 à 50 mètres d'altitude se présentent, nord-sud, perpendiculairement à notre avance. A chaque franchissement apparaît dans le vallon suivant un nouvel ensemble animalier. La légende de la poche sans vie doit être définitivement annulée.

Mais nous trouvons un terrible adversaire dans le rat. Par lui des hectares entiers sont minés. Impossible de les contourner. Et nos pauvres montures de crever les voûtes fragiles et de s'enfoncer jusqu'au poitrail. On sent l'humidité au fond de ces trous. L'eau n'est donc pas loin, et c'est là le secret de la forêt. Des forages ici fertiliseraient d'immenses étendues.

Le troisième camp se forme sous le signe du lion, dont le pied est partout. Nous enflammons les arbres sur 2 ou 3 hectares.

Jamais je n'oublierai cette nuit crépitante, lumineuse, projetant vers les milliers d'étoiles ses milliers d'étincelles. Fantomatique éclairement !

DISPARITION DE NOS ANIMAUX

Je n'oublierai pas non plus l'aube qui suit. Hier était un vendredi 13, nous le payons... A notre réveil pas un âne n'est en vue.

Lukas a le visage tragique. Les feux sont tombés : est-ce que des lions ont inquiété nos animaux, attaqué l'un d'eux ? Les autres, rompant leurs entraves de cuir sec, auraient alors fui ? Les reproches de mes hommes m'assaillent. Où les ai-je entraînés ? Notre vie est menacée. Nous sommes trop loin de la Nosop pour l'atteindre à pied, sans eau; or sans ânes impossible d'emporter cette eau...

Ils partiront en quête. Je demeure en vigie. En vigie contre quoi ? Contre le soleil, qui s'élève impitoyablement, ou plutôt contre les pensées noires ? Au fur et à mesure que le temps passe j'arrive à la conclusion que tout est fini. J'ai risqué, j'ai perdu. Et je passe les deux heures les plus pesantes de ma vie.

Un cri m'échappe quand, vers 9 heures, le groupe d'hommes avec les ânes surgit d'une crête. Pas une bête perdue ! Explication : trop de feu a éloigné les lions (aucun humain ne leur en a appris la vue) ; dès lors flairant cette sécurité, et comme autour du camp le pacage avait brûlé, nos ânes sont allés vagabonder.

Leur récupération crée une détente. J'ajoute une boîte de corned-beef... L'orage est dissipé. Lukas donne 4 litres à chaque bête. Il n'y a plus maintenant que deux drommels et les colis à porter ; et j'affirme péremptoirement que nous sommes trop enfoncés pour envisager un retour sur nos pas avec le peu d'eau conservée. Autant faire l'effort en avant. On me comprend. L'équipe est soudée. Désormais Lukas va jouer mon jeu.

D'ailleurs l'effet du vendredi 13 est bientôt dominé. Un samma apparaît... Seul, hélas ! S'il y en eut davantage, ils ont été mangés. Mais ce témoin d'une melonnière en annonce peut-être d'autres ? Nous prenons le trot, mais les rats se chargent de nous freiner ! Toute la contrée est creusée. Même au pas, le sable s'effondre. Et les terriers des chacals créent d'autres obstacles, béants.

Nouvelle joie : trois huttes. Elles ont beau être vides, elles sont une antenne de vie de l'autre côté. Enfin le paysage est en symptomatique évolution. Dunes herbeuses, presque nues. En campant au-dessus d'un val où tournoient des criards *korhaans* nous ne doutons plus que la Nosop ne gise dans la dépression qui suit.

Il reste 10 litres d'eau !

LA MANNE DU KALAHARI

Affreuses dunes ondulantes sans que paraisse la Nosop, ni rien qui la fasse espérer... Plus rien à boire. Et des corps soumis aux alternances de la chaleur diurne avec le froid de nuit ne peuvent tenir longtemps sans liquide.

Les ânes eux-mêmes, qui n'ont eu en tout que deux abreuvoirs ridicules, ne progressent plus. Toute cette nuit ils ont collé à nous, sans pacager. Dormons-nous ? ils attaquent nos bagages

SUR LEURS SOLIDES BAUDETS NOIRS, LE BUTIN PENDANT AU

LES RATS GÉANTS MINENT LE KALAHARI AVEC LEURS TERRIER

NOS ANES DÉSHYDRATÉS PAR LA SOIF S'ARRACHENT DIFFICILEM

BATS, UN GROUPE DE KALATS, RENTRE DE LA CHASSE. ILS ONT SUIVI LES SAMMAS ET REVIENNENT SUR LEURS PAS.

LE WILDBEAST (GNOU TAURIN) VIT EN TROUPES SAUVAGES.

A LA MELONNIÈRE DES SAMMAS, OU ILS CROQUENT VORACEMENT.

du nez et du sabot, cherchant ceux qui tinteraient « à l'eau »...

9 heures. — Nous traînions en désespérés. Un miracle se produit... Le samma, par milliers cette fois, jonche le sable en verts ballons brillants. Les ânes se jettent sur ce potager. Nous les imitons. Je songe à la manne des Hébreux dans l'Ancien Testament...

Mais nous ne sommes pas seuls dans cette fête : qu'est-ce que ce sombre cortège à l'horizon ? La vue de l'homme l'emporte sur la soif : nous nous précipitons. Sur de puissants baudets noirs, des êtres, noirs de peaux et de vêtements, des gamins au regard de daim, des femmes. Deux femmes sorties de quelle imagination ? L'adulte vous brûle de ses yeux perçants, une cotonnade enserre ses seins provocants. La plus jeune est une sorte de petite fille-femme à peau lactée. Elles sont en selle jambes nues, linges retroussés sur des cuisses musclées.

C'est un groupe de chasseurs Kalats. Ils sont de Boxpits, du Sud, et ils ont remonté la veine de melons en chassant. Ils ont vécu de samma et de gibier. Leur butin pend aux bâts comme au temps d'Attila : plumes d'autruche, quartiers de *wildbeast* boucané au soleil. Et ils redescendent exactement sur leurs pas. Ils sont stupéfaits de notre arrivée de l'est : personne ne vient de là, ne va là. Mais personne non plus ne va d'ici vers la Nosop. D'après eux, âme qui vive ne hante Kji-Kji. Mais de l'eau y serait. Nous les quittons sur cet espoir unique...

D'arrache-pied, c'est le mot dans ce sable, nous tirons notre journée plein ouest, sans être lâchés par le samma : réelle chance. Camp d'infortune. Dunes, dunes... Nous n'avons trouvé qu'un arbre pour abri ; un mimosa affalé, crypte de branches juste assez enchevêtrées pour couper la bourrasque. Maigre feu, car il faudrait prendre le bois à l'arbre. Sur un dîner de samma on n'a pas l'estomac du dormeur et nos rêves sont agités. Les ânes, eux, se gobergent toute la nuit.

LA NOSOP BÉANTE, SÈCHE, DÉMESURÉE

Que valent les avis de nos Kalats coureurs d'itinéraires latéraux ? Nous errons en plein désert de sable. Quelle est notre position ? Cette nouvelle bordure désolée de la poche a dû consolider l'idée préconçue que tout son centre était vide. De ce vide nous avions bien le démenti dans le dos : encore faut-il sortir de là pour le raconter !

Corridas de lièvres et de rats, *meercats*, sur les promenoirs lissés des dunes. Plus du tout de sammas. Soif brûlante. Il faut, coûte que coûte, aboutir. Sans marquer la halte de midi, nous allons tête baissée. Soudain, à 14 h. 30, du haut d'une dune nos yeux regardent, incrédules...

Une gigantesque avenue de 150 mètres de large, piquée de cameltrees à la file, serpente avec majesté. Béante, immense, inattendue, la Nosop est enfin à nos pieds.

Nous y descendons. Lit sec, craquelé. Aucune eau. Il faut bifurquer d'urgence au sud, à la recherche de la vie. Prenant la rivière en ce sens nous forçons encore l'allure, quoique nous soyons complètement déshydratés.

A 18 heures — dix heures de marche depuis ce matin, sans arrêt — comme le soleil va plonger, un point d'eau est en vue. D'un arbre voisin s'envole un « chargement » d'énormes boules : cent vautours, vociférant. Nous buvons goulûment. Hélas !... grimaces : l'eau est salée !

Nous camperons quand même ici. Nous ne saurons que plus tard dans quel danger nous nous sommes mis : ce point d'eau a été foré pour le gibier du National Park de l'Union Sud-Africaine, dont c'est ici le début. Et les lions sont ses clients coutumiers ! Cette fois nos ânes auraient dû y passer... Il y a un bon Dieu : pas un lion n'a eu soif cette nuit !

A LA RECHERCHE DES HUMAINS

Splendeur de l'aube. En face de nous, balayé de rose, le Kalahari vaincu. Défilant à l'aiguade, toute la gamme des oiseaux, en vagues successives par espèces : d'abord tourterelles, puis hornbills, puis tout petits. Les vautours sont du soir, évidemment.

Nous avons repris la Nosop. Arpenter à âne ce lit pour 100 à l'heure en auto est un exercice de patience. Sans les facéties du gibier je m'endormirais. Mais il y a une lionne qui nous suit au flanc de la rive droite. Et cette harde de gemsboks que notre roquet se mêle d'attaquer, se ridiculisant contre un géant à l'encornement altier. Rive gauche, côté Kalahari, des paons nous saluent en roues constellées de joyaux.

Toujours pas de vie. J'ai dû sortir dans la Nosop très haut. A 20 heures nous mettons pied à terre.

Notre feu va agir en signal à mon insu... Deux grands noirs aux yeux vengeurs sautent dans sa clarté. Il n'y a qu'à les accueillir comme de vieilles connaissances pour les calmer. Ils appartiennent aux vigies du premier poste policier de l'Union et se demandent qui arrive ainsi de la région interdite.

La jonction est réalisée. Mon raid est réussi. Attendons demain en paix.

C'est la première fois depuis Tsabong que je couche dans un lit : mais c'est celui de la Nosop... Il est d'argile compacte, et me broie le rein.

TWEE RIVIEREN

Le policier vient au-devant de moi en jeep. Il s'appelle Le Riche... Il est Français d'origine, à deux générations. Il m'emmène à sa résidence, Twee Rivieren, à 3 milles du confluent de la Nosop et de l'Oup, où j'ai campé.

Dans son bungalow son babouin du Kalahari exécute des contorsions. Le poste dresse des chevaux avec maestria. Vingt-cinq chameaux sont aussi en attente d'être sellés...

Je bois, je vis sous la douche, j'émerge de huit jours de sauvagerie. J'ai maigri et me sens d'une grande force en même temps : d'une résistance à n'importe quoi...

Le Riche me confirme que je n'aurais trouvé au nord, dans le Nosop, aucune vie, aucune base de nouveau départ possible. Je vais donc retourner à Mafeking pour engager de là la deuxième expédition dans le Kalahari central, avec les moyens motorisés que les pistes rudimentaires permettent d'envisager là-bas.

Je me sépare avec émotion de ma petite caravane ; elle rentrera tranquillement à Tsabong par le sud, au long du Molopo. Avec John Pratt (une rencontre) et sa remarquable Ford je redescends — par Boxpits, Kuruman, Vryburg — à Johannesburg.

TROIS SIÈCLES D'EX-VOTO

par JEAN SELZ

Si la coutume des ex-voto, que le paganisme a léguée à la religion chrétienne, se trouve encore aujourd'hui vivace en bien des pays, ce n'est pas seulement parce qu'elle appartient à un cycle de traditions que l'Eglise et la ferveur populaire ont maintenues à travers les siècles, mais aussi parce qu'elle est l'expression d'une angoisse éternellement humaine : celle de l'homme aux prises avec le malheur et la maladie.

La médecine est parvenue à guérir bien des maux, mais elle n'est jamais parvenue à guérir complètement les hommes de leur méfiance à son égard. Le problème du bien et du mal, sur lequel se sont épuisées tant de philosophies, reste aussi, sur le plan physique et dans beaucoup d'esprits, enveloppé de mystère : si le mal est mystère la guérison l'est aussi. C'est pourquoi les ex-voto sont la concrétisation des liens mystiques qui unissent l'homme qui souffre à la puissance divine qui guérit. Ils ne sont pas seulement des témoignages de reconnaissance pour l'exaucement d'un vœu, ils représentent aussi ce vœu lui-même, et bien souvent la petite jambe de cire, ou la tête, ou la main qu'on accroche dans la chapelle auprès de l'effigie de la Vierge ou d'un saint est l'offrande d'un malade qui demande la guérison de sa jambe boiteuse, de sa tête souffrante ou de sa main blessée. Sous cette forme l'ex-voto prend la signification d'une prière, dont il est pour ainsi dire le *pense-bête*. Il s'apparente alors à l'objet propitiatoire et à l'incantation magique, il symbolise l'acte par lequel le malade fait appel aux forces obscures de la conjuration. L'amulette et le talisman sont ainsi, en quelque sorte, les ex-voto des sociétés superstitieuses.

Une faible distance sépare en effet l'objet magique de cet objet intercesseur par le truche-

L'ANCIEN COUVENT DE SAINT-JEAN-DE-GARGUIER, EN PROVENCE, OU DORT A L'ABRI DES REGARDS INDISCRETS UNE DES PLUS ANCIENNES COLLECTIONS D'EX-VOTO EXISTANT EN FRANCE.

LA PORTE VERMOULUE DE LA VIEILLE CHAPELLE AUX MURS ÉPAIS. DEPUIS LA, LA VUE S'ÉTEND AU LOIN SUR LE PAYSAGE AUX ARIDES COLLINES.

UN DES COTÉS DE L'ANCIEN COUVENT PROVENÇAL DE SAINT-JEAN-DE-GARGUIER, QUI EST CERNÉ DE PRÈS PAR UNE LUXURIANTE VÉGÉTATION EN FRICHE. ON REMARQUERA DANS LA SIMPLICITÉ RUSTIQUE ET PRESQUE SÉVÈRE DE CETTE ARCHITECTURE L'ÉLÉGANCE DES ÉTROITES FENÊTRES A COLONNETTES.

DANS LA CHAPELLE DES BÉQUILLES ONT ÉTÉ ACCROCHÉES EN EX-VOTO AUTOUR D'UNE PEINTURE REPRÉSENTANT SAINTE GENEVIÈVE.

AVEC SES MURS ENTIÈREMENT TAPISSÉS D'EX-VOTO LA CHAPELLE EST UN VÉRITABLE MUSÉE DE LA PEINTURE POPULAIRE DU XVII[e] AU XIX[e] SIÈCLE.

ment duquel peut s'opérer la guérison. Si l'ancienne Egypte a eu ses statues guérisseuses et tout l'Orient musulman, ses coupes magiques, nous avons connu en France les pierres guérisseuses de saint Besse, qu'on mettait dans l'eau donnée à boire aux malades. Dans bien d'autres cas encore les croyances populaires ont associé la foi chrétienne à un certain fétichisme : à Nevez, dans le Finistère, les garçons et les filles qui voulaient se marier piquaient des épingles dans les genoux de saint Nicolas ; à l'île de Bouëd les femmes des marins tournaient le sabre de saint Victor vers le point de l'horizon d'où devait souffler le vent favorable ; en haute Bretagne il était courant d'offrir du chanvre à saint André afin d'obtenir une belle récolte.

Ces appels à l'intervention miraculeuse des saints devaient trouver dans l'action de grâce leur complément naturel. Epilogue religieux d'un fait temporel qui comportait aussi son prologue religieux — la prière ou l'offrande — l'ex-voto devint ainsi un acte de courtoisie et de gratitude. Il en fut de même dans l'antiquité à l'égard des dieux et des déesses. Les Phéniciens sculptaient leurs ex-voto dans le marbre, et l'on peut voir au musée du Louvre quelques spécimens de ceux que les Grecs offraient à Cybèle et à Déméter. Les potiers carthaginois en fabriquaient en terre cuite qui représentaient les diverses parties du corps humain ; à Rome ils se faisaient en bronze ou en or. Ceux de l'importante collection gallo-romaine conservée au Musée archéologique de Senlis sont taillés dans la pierre, ils proviennent du temple d'Halatte : on les a retrouvés dans la forêt où les dieux les avaient oubliés...

Martial a relaté que les marins échappés aux naufrages suspendaient aux murailles du temple leurs vêtements encore mouillés d'eau de mer. Cette coutume existait encore en France à la fin du XVIII[e] siècle, et Chateaubriand, dans *le Génie du christianisme,* raconte avoir été témoin d'une semblable cérémonie. Dans l'ancienne église de Bédée (Ille-et-Vilaine) une statue de saint Antoine recevait autrefois l'offrande de fers à cheval apportés par des propriétaires de chevaux guéris. Et dans les Côtes-du-Nord des clous étaient offerts à saint Maudez de Trébry par ceux qui avaient été guéris des furoncles.

L'inventaire de toutes les sortes d'ex-voto reçus par les saints des églises montrerait à quelle diversité de domaines s'est exercée au cours des siècles la piété des croyants : bouchons de laine des cultivateurs de Jorissé pour la santé de leurs moutons ; colliers de bestiaux et harnais offerts à saint Eloi ; bateaux des chapelles bretonnes fabriqués par des pêcheurs ; béquilles de Notre-Dame de Lourdes ; chaînes offertes à saint Léonard, qui délivrait les prisonniers, etc. On connaît aussi les épées et les croix de guerre que contient l'église Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, elle-même construite en action de grâce par Louis XIII pour la prise de La Rochelle. A Chartres ce sont des cœurs en or qui luisent dans l'ombre de la cathédrale ; à Venise, des cœurs en argent filigrané. J'ai vu au Portugal, dans les environs de Cintra, une petite chapelle toute remplie de chevelures de femmes. En Espagne toutes les parties du corps humain, en cire blanche, transforment les autels en véritables musées d'anatomie. En Belgique on les fait en cire de couleur bleue ou verte ; aux Baléares on les découpe dans de minces feuilles de métal.

Il semble que ce soit seulement à partir du XVII[e] siècle que l'on se mit à peindre des ex-voto : petits tableaux où l'on représentait avec une pieuse naïveté les circonstances d'un drame qui avait failli vous coûter la vie et où figurait toujours l'apparition salutaire de la Vierge ou d'un saint.

Ce sont ces ex-voto qui font actuellement l'objet d'une remarquable exposition à la Maison de la Pensée française. Ces peintures, exécutées généralement sur des panneaux de bois de petites dimensions, prennent aujourd'hui à nos

1750

1784

1762

1791

1780

1816

1825

1851

1830

1863

yeux un intérêt d'autant plus précieux qu'elles nous fournissent la contribution la plus importante à l'étude historique de la peinture populaire. Leurs auteurs étaient exceptionnellement des peintres de métier ; presque toujours c'était le héros du drame représenté qui peignait lui-même son ex-voto et l'offrait à la chapelle de son village.

De là cette parenté de style entre les peintures du XVII[e] et celles du XIX[e] siècle, entre celles de Normandie et celles d'Alsace, car on sait l'universalité et le conformisme de tout art populaire.

C'est par les envois nombreux de la basilique de Sainte-Anne-d'Auray que la Bretagne se trouve principalement représentée à cette exposition. De la Normandie sont venus les ex-voto de Notre-Dame-de-Grâce, à Honfleur ; d'Alsace, ceux de Hohatzenheim ; de Lorraine, ceux de Sion. La Provence y figure avec la région d'Avignon et quelques toiles des importantes collections de Notre-Dame-du-Château, à Allauch, et de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille. Des environs de Paris, un seul ex-voto provenant de Notre-Dame-des-Anges, à Clichy-sous-Bois.

On imagine aisément quelles difficultés il fallut surmonter pour obtenir de toutes ces paroisses le consentement à dépouiller leurs autels de ces pieux ornements. Aussi ne peut-on s'étonner de l'absence de certains ex-voto, mais combien nous regrettons de ne pas voir ces peintures si savoureuses de l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer et celles que conserve dans ses collections le palais du Roure, à Avignon.

C'est en Provence que la tradition des ex-voto a été le plus florissante et c'est dans l'obscurité de ses petites chapelles campagnardes que se cachent les plus beaux musées de peinture populaire de France : dans le cloître du vieux monastère de Laghet, près de Nice ; à Notre-Dame-de-Mai, près de Toulon, et dans l'église du village de La Garde ; à Antibes et, près de Marseille, à Notre-Dame-de-la-Galline, sur la colline de la Nerthe.

C'est également aux environs de Marseille, dans la chapelle aujourd'hui désaffectée de l'ancien couvent de Saint-Jean-de-Garguier, dont les vieux murs dorment au dur soleil, entourés de pins maritimes et d'oliviers en « restanques », que se trouvent tous les ex-voto dont nous publions ici la reproduction et qui furent peints entre la fin du XVII[e] et le milieu du XIX[e] siècle.

Nous ne savons rien sur les auteurs de ces peintures. Seules de patientes recherches dans les archives locales pourraient nous renseigner sur eux. Un Monégasque du nom de Philibert Florence a pourtant laissé des *Souvenirs* dans lesquels il raconte comment il devint en 1854 peintre d'ex-voto pour le monastère de Laghet : « Invité par des amis, je fus passer quelques jours de vacances dans un village aux environs de Nice, sur la route du Piémont. Pendant ce séjour, à la suite d'une maladie, la fille du pharmacien fut prise d'une grave hémorragie qui mit ses jours en danger. La famille fit un vœu à la Vierge de Laghet, et comme la guérison s'ensuivit on eut recours à moi pour peindre l'ex-voto. Très fier, à quinze ans, d'avoir une commande, je me mis à l'œuvre. Il fut convenu que je représenterais la jeune fille au lit au moment du vomissement de sang, toute la famille anxieuse et attentive autour d'elle, la mère à genoux suppliant la Sainte Vierge... Ce début m'attira une clientèle qui s'augmenta par les accidents de chasse, les chutes et quelques naufrages. Les prix de ces ex-voto variaient selon la dimension et selon l'exécution en noir ou en couleurs. »

Les ex-voto constituent ainsi un véritable dictionnaire illustré des catastrophes. Ils nous enseignent les cent manières de tomber d'un toit, d'une fenêtre ou d'une échelle, ils livrent à notre malédiction les conducteurs ne sachant pas conduire et les chasseurs ne sachant pas chasser, ils nous montrent comment on était renversé par un carrosse sous Louis XIV et par une automobile sous Fallières, ils nous promènent ingénument parmi les épidémies et les guerres, ils nous offrent une imposante collection de naufrages, un joli choix d'attentats par le pistolet ou la foudre et les plus beaux échantillons d'incendies.

Par la charmante maladresse de leur exécution ces peintures nous font sourire. Mais elles nous touchent aussi, et pas seulement parce qu'elles sont l'image d'un drame qui a été vécu, pas seulement parce qu'elles sont le reflet d'une angoisse qui a marqué le cœur d'un homme ou d'une femme, mais aussi parce qu'elles sont depuis la peinture des primitifs, à laquelle les unit un authentique lien de parenté, les seules manifestations d'un art véritablement religieux.

Photographies Willy Ronis.

L'INSPIRATION SE PRÉCISE SELON LA DURE ACUITÉ DU TRACÉ SUR CALQUE.

ECLATEMENT DE FLEURS... CHUTE DE COULEURS GLACÉES ET BRULANTES.

SAHUGUET : UN PRIMITIF MODERNE

Masques. Cris des visages dont les traits se bandent comme des cordes. Fouets. Supplice vers lequel on marche. Muscles contractés que l'on entend se détendre. Mains qui crépitent, se tordent. Pas qui s'avancent crispés au sol. La torture de ce *Chemin de Croix* commandé par l'Etat pour l'église de Laguiole qu'il vient d'exposer à la galerie Jeanne Castel n'est rendue pourtant que par la ligne pure absolument stylisée. Ici nudité, pureté, dureté se confondent. La ligne ploie, suit la courbe de la souffrance. Danse du supplicié qui se renverse dans l'enroulement des bras. Ligne de plus en plus dépouillée jusqu'à cet extraordinaire sursaut de la X° station où le Christ rejaillit très haut, tige, jet d'eau douloureux. L'homme noir lui arrache le dernier blanc empêchant le nu. Puis c'est la raideur de la mort : corps d'une fabuleuse minceur posé sur le drap comme lame de couteau. Chute de cheveux : flammes noires.

Même progression dans les tons des ciels (depuis le bleu transparent illuminé jusqu'au vert de l'entre-nuit, au noir ivoire) et dans le corps du Christ, dont la clarté se décompose jusqu'au gris. La couleur elle aussi se dépouille, vue comme une soudaine immobilité de la vibration lumineuse. On reste halluciné par les cris de haine des bouches ouvertes, l'obsédante pureté du blanc dont se vêt le Christ.

On est debout en face d'un drame : la fougue du peintre contenue jusqu'à se forger d'extraordinaires limites. Duel entre l'inspiration et la lucidité, le cri qui claque et le silence, le prolongé et le retenu. Mais l'esprit et la matière, l'artiste et l'ouvrier s'accordent enfin.

La rupture de Sahuguet avec l'impressionnisme est née sans doute de cette soif : exprimer enfin quelque chose de *permanent*. Les primitifs flamands y étaient parvenus. Un voyage à Bruges donna à Sahuguet la joie de voir qu'il avait retrouvé les vernis résineux d'un Memling. Il se jeta au travail comme un artisan. On le voit encoller son panneau, l'entoiler, le recouvrir de stuc, le poncer. Il pose les glacis superposés permettant le jeu des dessous, demi-pâtes opaques, vernis. Il grave à l'aiguille le dessin créé sur calque. Chaque trait a valeur d'engagement. Ce long travail aboutit à une plastique claire, à l'éclatement de fleurs, à l'acuité de visages rencontrés, inoubliables dans un éclair d'inspiration.

Il y a dans tout cela une violence de recherche, tempête qui renverse les mondes faciles. Mais aussi une perfection :

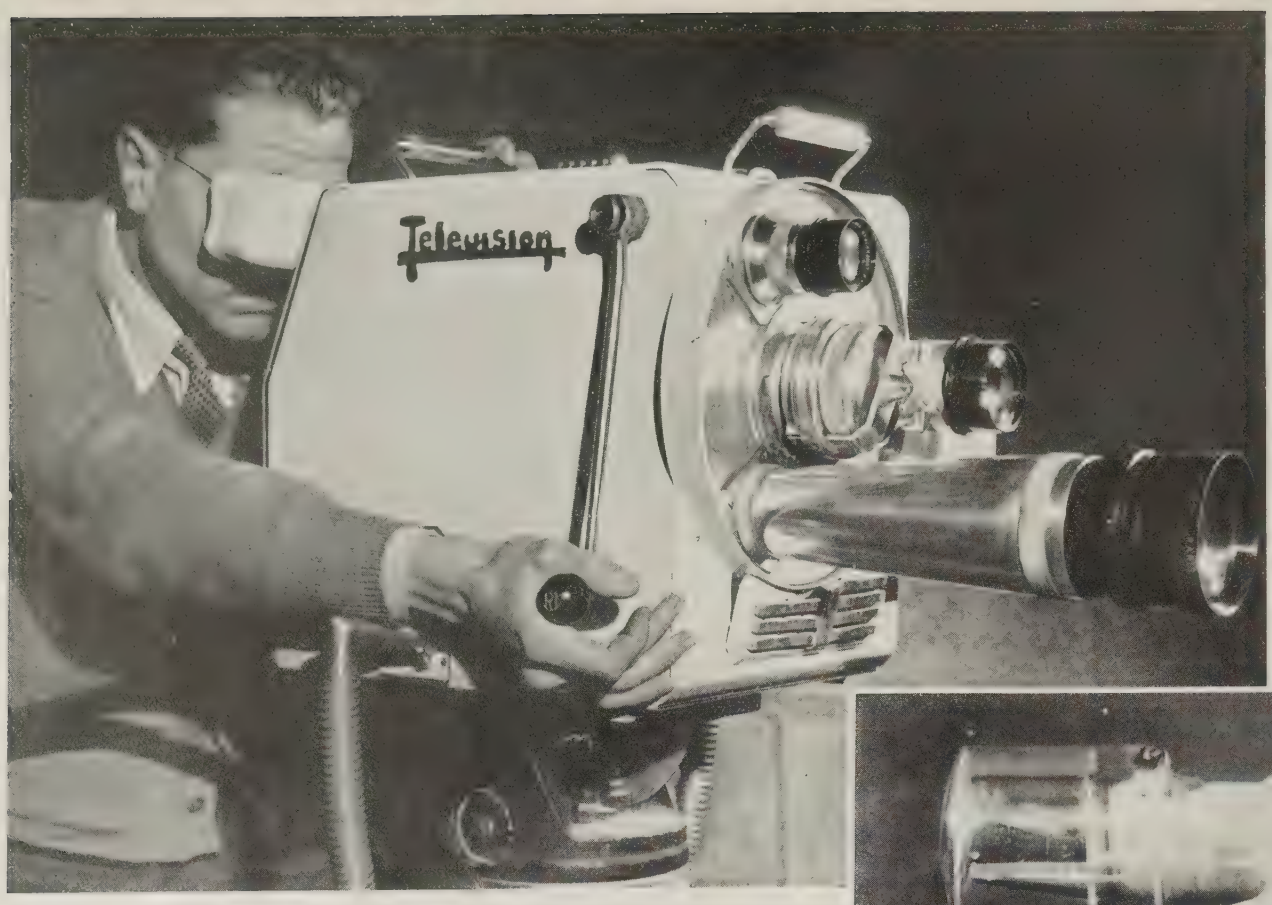
C'est fini et infini comme le cercle, et le « oui ».

Et l'on suit le tracé des courbes prolongées jusqu'à se saisir de l'azur.

MARTINE CADIEU.

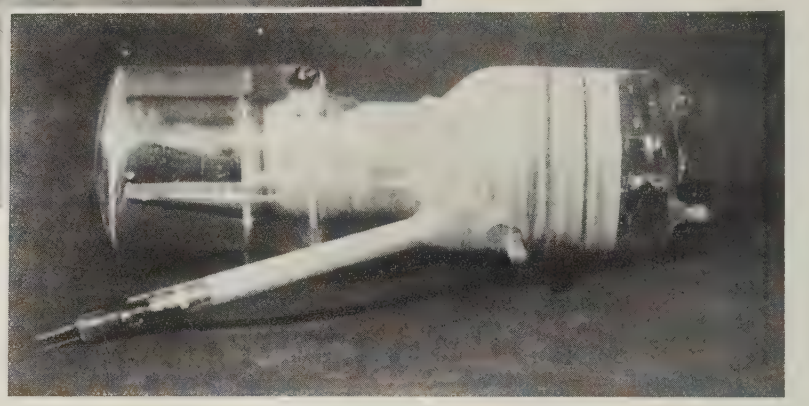
Photographies *France-Illustration* (Maurice Jarnoux).

LE FOUET CLAQUE, DÉCHIRE LE CIEL. — IL SE RELÈVE A LA FORCE DES POIGNETS. — IL SURGIT DRESSÉ A CONTRE-NUIT. — MORT, MINCE COMME UNE LAMI



La nouvelle camera 35 m/m. « Radio-Industrie » est munie de tous les perfectionnements optiques des cameras de cinéma.

A l'intérieur de la camera se trouve ce super-ériscope, qui n'est autre qu'un tube de prise de vues analyseur.



TECHNIQUE EN AVANCE - RÉALISATION EN RETARD

OÙ VA LA TÉLÉVISION FRANÇAISE

par Robert Coulom

Quand on parle de télévision le public français est parfois décontenancé. D'une part on lui affirme qu'au point de vue technique la télévision française est la meilleure du monde. Le 3 décembre dernier, à la Chambre des communes, l'honorable M. Eddie Fletcher ne déclarait-il pas : « Des amis qui viennent de France m'affirment avoir assisté à des démonstrations d'un émetteur de 819 lignes : ils m'en ont vanté le caractère remarquable en affirmant qu'ils n'avaient encore rien vu dont la qualité fût comparable. » ? Sportivement le secrétaire d'Etat adjoint au ministre de la Production confirmait l'assertion de l'honorable parlementaire en disant qu'il y avait lieu de penser que techniquement la France était en avance sur la Grande-Bretagne.

En revanche il est manifeste qu'au double point de vue de la fabrication et de l'exploitation c'est à peine si nous avons dépassé le point de départ. Le nombre des usagers est encore extrêmement réduit : d'après des estimations officielles le nombre des postes récepteurs serait compris entre 6.000 et 7.000 ; d'autres estimations, basées sur le nombre de tubes cathodiques vendus par les cinq principales maisons de pièces détachées, fixent leur nombre à un chiffre intermédiaire entre 10.000 et 12.000. Parmi les usagers beaucoup sont simplement de petits « bricoleurs » dont le génie inventif s'exerce maintenant sur la télévision, comme celui de dizaines de milliers de leurs pareils s'appliquait, voilà quelque vingt-cinq ans, au montage des premiers postes de radio à galène.

PARENTE PAUVRE

A ces quelque 12.000 usagers (chiffre maximum) les programmes offerts sont encore très réduits : treize heures d'émission par semaine en moyenne, dont trois heures de prises de vues en direct, le reste consistant en émissions de télécinéma, c'est-à-dire en retransmission de films du commerce.

Comment en serait-il autrement ? Rattachée à la Radiodiffusion française, dont elle n'est qu'un service dirigé par M. André Ory sous l'autorité générale de M. Vladimir Porché, la télévision ne dispose que de crédits d'exploitation infimes (moins d'une cinquantaine de millions disséminés dans divers chapitres). En ce qui concerne l'équipement, c'est-à-dire la construction de postes émetteurs, de studios spécialisés, de relais, etc., il a été voté pour 1949 320 millions de crédits de paiement au profit de la télévision. Mais au cours de la discussion de ces crédits on a eu l'impression très nette que le parlement y regarderait à deux fois avant de s'engager plus avant sur la voie du financement de la télévision par l'Etat. Et plusieurs orateurs ont indiqué sans réticence qu'ils souhaitaient qu'au point de vue budgétaire du moins les problèmes concernant la télévision et ceux concernant la radio fussent nettement séparés.

Ainsi donc : supériorité technique dans le domaine du laboratoire, exploitation et équipement encore à leurs débuts, doctrine officielle encore hésitante, telle est la situation en France.

AUX ÉTATS-UNIS

Pendant ce temps, aux Etats-Unis, la télévision est en plein développement sur le plan pratique. Pour s'en tenir à des chiffres donnés par le *Radio Daily* le nombre des postes récepteurs vendus pendant les six premiers mois de l'année 1948 s'élevait à 278.896 : on comptait qu'il en serait vendu 850.000 durant l'année entière et 1.600.000 au cours de l'année 1949. Bien que la Federal Communication Commission des Etats-Unis ait mis, pour des raisons

Une prise de vues pour une émission consacrée a la peinture moderne.

M. F. Mitterrand, secrétaire d'Etat a la présidence du Conseil, qui a bien voulu nous exposer son point de vue sur les perspectives de la télévision, semble regarder vers un avenir dans lequel il a foi.

Les prises de vues de télévision exigent, comme pour le cinéma, di nombreuses répétitions et des mises au point minutieuses. Aussi les artistes ne commencent pas toujours par répéter « en costume ».

techniques, un arrêt temporaire à la répartition de fréquences aux stations de télévision on prévoit que le nombre de celles-ci, qui était de 31 fin 1948, s'élèvera à 123 aux environs de 1950.

Ajoutons que depuis quelques mois nos amis d'Amérique se passionnent, avec la merveilleuse faculté d'enthousiasme qu'ils mettent en toutes choses, pour la télévision en couleurs. Parmi les grandes firmes commerciales dispensatrices des budgets de publicité colossaux qui financent à eux seuls l'ensemble de la radio et de la télévision américaines, c'est à qui saura profiter au mieux de ses intérêts de cet engoûment prodigieux.

M. FRANÇOIS MITTERRAND
JEUNE MINISTRE D'UNE INDUSTRIE JEUNE

Chacun sait que dans le domaine des spectacles neufs, dont les peuples sont avides, l'exemple est contagieux. Il se peut qu'à brève échéance les Français s'enthousiasment à leur tour pour la télévision. Aussi nous a-t-il semblé opportun de demander à M. François Mitterrand, secrétaire d'Etat chargé de la radiodiffusion et de la télévision, quelle idée il se fait des « possibilités d'avenir » de la télévision française.

Le 20 novembre dernier, nous dit M. François Mitterrand, j'ai signé un arrêté qui donne à la télévision française une définition de 819 lignes, alors que sa définition précédente était de 455 et que celle des réseaux anglais ou américains est comprise entre 405 et 525 lignes.

Ce n'est pas aux lecteurs de *France-Illustration* qui ont lu, dans le numéro du 16 janvier 1947, la très savante étude de M. Etienne Vassy consacrée à l'ensemble des problèmes techniques de la télévision qu'il faut rappeler le sens de ce mot : « définition » ... Aux autres je dirai brièvement que les images télévisées sont constituées par des lignes plus ou moins serrées, comme celles de la trame d'un tissu. Plus le nombre des lignes qui constituent l'image est grand plus celle-ci est précise... En 1932, époque des premiers essais officiels français, le nombre des lignes était de 30 ; en 1937 il était de 455... Comme chacune de ces lignes se compose, en réalité, d'un millier de points lumineux explorés en 1/25 de seconde on pourrait également définir les images par un nombre exprimé en points (455.000, par exemple, dans le dernier cas cité).

Mais pourquoi, va-t-on se demander, la France a-t-elle adopté ce chiffre de 819 lignes ?... Parce que de 1939 à 1945, même sous l'occupation, les laboratoires des différents constructeurs avaient travaillé et qu'il avait semblé opportun, quand survint la libération, de leur commander des matériels expérimentaux, de façon à instaurer entre eux une sorte de compétition.

Après étude et comparaison des résultats obtenus il est apparu que seule une définition minimum de 819 lignes permettrait d'obtenir des images de qualité égale à celle du cinéma. L'expérience a été faite, en particulier, au Congrès de Zurich, grâce à un projecteur permettant de constituer une image de télévision d'environ 3 mètres. Or il est évident qu'à échéance plus ou moins brève la réception de beaucoup de programmes télévisés se fera en salle publique. Il n'est pas logique de penser que le public puisse se contenter à l'écran d'une qualité d'image inférieure à celle à laquelle il est habitué.

Et le secrétaire d'Etat poursuit :

On pourrait se demander, dans ces conditions, pourquoi on s'en est tenu au chiffre de 819 lignes alors que certains constructeurs ont établi des matériels expérimentaux de qualité remarquable dont les définitions dépassent parfois 1.000 lignes (1). Pour deux raisons :

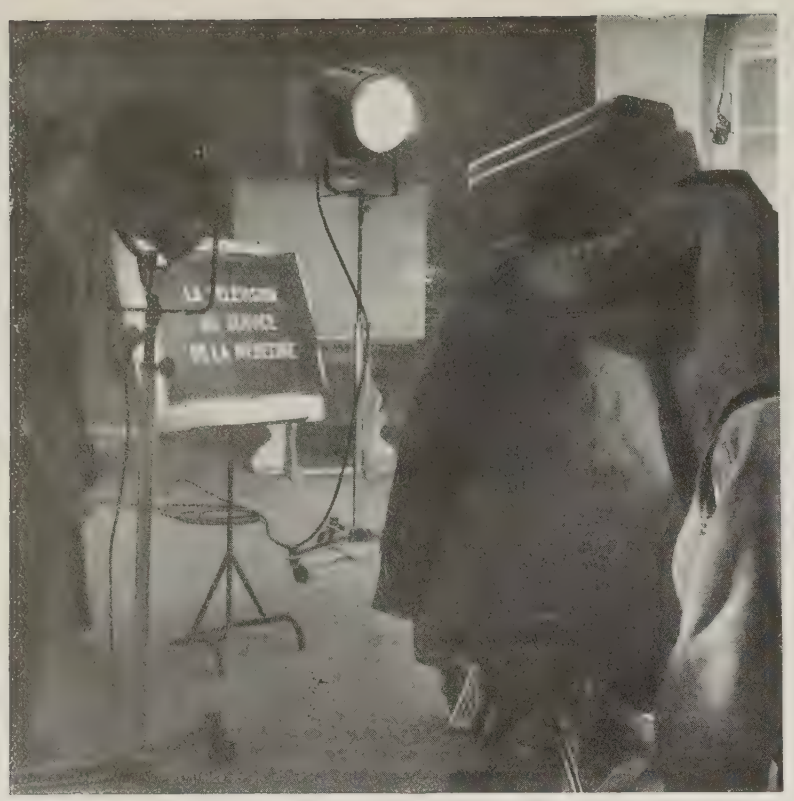
1° Parce que les hautes définitions entraînent une augmentation importante du prix de vente des récepteurs. Or il faut bien se persuader, d'une part, que la télévision ne pourra réussir en France que si elle prend un caractère populaire ou semi-populaire, d'autre part que la majorité des Français seraient bien en peine de consacrer des centaines de mille francs à l'achat d'un poste. (Le prix actuel des postes récepteurs — qui, cela va sans dire, ne sont pas encore fabriqués en série — varie entre 100.000 et 200.000 francs ; un « bricoleur » ne s'en tirera guère à moins de 75.000 francs.)

2° Parce que les hautes définitions tendent à produire des phénomènes d'encombrement de l'éther. Aux termes de la convention internationale d'Atlantic-City la France dispose, dans la bande de fréquences attribuée à l'Europe pour la télévision, de trois « canaux ». Comme la largeur de ce qu'on appelle la « bande

(1) *N. D. L. R.* — Voici à quelles définitions s'étaient arrêtés quelques-uns des constructeurs les plus réputés : Radio-Industrie, 819 ; Compagnie des Compteurs, 1.015 ; Thomson-Houston 729 ; Philips, 567 ; Sadir, 450.

Mlle Irène Joachim est sympathiquement observée par le compositeur Claude Arrieu.

Au cours de « Croisières de la Télévision » les spectateurs sont transportés en Hongrie.



ON PHOTOGRAPHIE LES « CARTONS » QUI PASSENT COMME SOUS-TITRES.

LA TÉLÉVISION, COMME LE CINÉMA, PROCÈDE A DE FRÉQUENTS « MONTAGES ».

passante » est à peu près proportionnelle au carré du nombre des lignes, l'adoption d'une définition plus élevée aurait exigé un tel élargissement des « canaux » que le nombre de ceux-ci, qu'on aurait dû alors limiter à deux, n'aurait plus permis d'assurer avec le minimum d'interférences une propagation correcte des ondes sur l'ensemble du territoire.

Il y a lieu d'ajouter que c'est l'argument « prix » qui est le plus employé par certaines sociétés étrangères. Celles-ci déclarent avec ensemble qu'elles veulent faire porter leur premier effort sur le bon marché des postes récepteurs, quitte à perfectionner ensuite la qualité des images quand la télévision aura atteint un certain développement d'exploitation industrielle.

Comme je l'ai dit devant l'Assemblée nationale — ajoute le secrétaire d'Etat — j'ai signé l'arrêté du 20 novembre malgré la pression d'intérêts particuliers bien puissants, et cette seule signature a provoqué des remous considérables dans les plus puissantes industries mondiales qui équipaient des postes de télévision dont la définition était seulement de 525 lignes... Ce que ne disent pas toujours certaines sociétés étrangères, c'est qu'ayant investi des capitaux considérables dans la fabrication de modèles à basse définition elles préféreraient les amortir en continuant à fabriquer (y compris, au besoin, pour les spectateurs-auditeurs français) des modèles du même type.

L'AVENIR IMMÉDIAT

Nous demandons alors au secrétaire d'Etat comment il envisage les plus prochains développements de la télévision française.

Pratiquement, nous répond M. François Mitterrand, trois stations émettrices vont être construites avant l'automne à Paris, à Lyon et à Lille. Bien entendu la station de la tour Eiffel continuera pendant plusieurs années à fonctionner sur la définition 455 lignes. Quand tout le réseau français télévisera en 819 lignes un système de reconversion ou d'échange sera mis sur pied, de sorte que les propriétaires de postes récepteurs à 455 lignes ne soient pas lésés.

Outre les postes émetteurs il faudra bien construire aussi des relais. En effet, alors que les ondes utilisées en radio sont réfléchies par l'atmosphère et par le sol, il en est autrement pour celles qu'on utilise en télévision. Etant donné que la terre est ronde les ondes porteuses ne vont pas plus loin (sauf circonstances exceptionnelles) que la ligne d'horizon. C'est pourquoi, en pratique, les émetteurs et les relais seront établis très haut (sur la tour Eiffel, sur le beffroi de Lille, sur la tour de Fourvière, en principe). Nous n'en sommes pas encore, comme les Américains, à pouvoir assurer nos relais grâce à des rondes d'avions.

M. François Mitterrand prend un léger temps, tandis qu'une ombre de mélancolie passe sur son visage, habituellement souriant.

La dernière question qui se pose — reprend-il — n'est certainement pas la moins importante. C'est la question d'argent... Par quels moyens et sous quelle forme se fera le financement de la télévision française ?

Dans le cadre des travaux de la commission radio du plan Monnet il a été prévu pour elle un réseau national desservant les principales villes de France et représentant un prix de revient d'environ 5 milliards. Une étude publiée en 1947 par le bulletin *Radio, Information, Documentation*, organe intérieur de la Radiodiffusion française, sous la signature autorisée de M. Stephan Mallein prévoyait des dépenses d'exploitation qui, la cinquième année du plan d'équipement, s'élèveraient à 650 millions. Or ce chiffre était calculé en francs juillet 1947 et il n'englobait pas les frais de programme.

En présence de ces chiffres le parlement (qui se fait déjà scrupule de permettre l'engagement des quelque 6 milliards que représenterait la construction d'une Maison de la radio) hésite à mettre les frais d'équipement de la télévision française soit à la charge des contribuables, soit à celle des auditeurs de radio. En ce qui concerne ces derniers, et en particulier ceux qui ne disposent que de ressources modestes, certains parlementaires se demandent s'il serait équitable de prélever sur le montant de la taxe radiophonique des sommes destinées à servir à une télévision dont l'exiguïté de son budget l'empêchera peut-être de jamais profiter.

Actuellement on s'oriente vers un système de financement assuré par un organisme d'économie mixte dans lequel l'Etat apporterait la valeur de ses investissements actuels et dont il contrôlerait la gestion. Le développement de la télévision constituerait à n'en pas douter un mode de placement rémunérateur pour une masse énorme de petits capitaux qui ne demandent, en règle générale, qu'à s'investir dans une industrie nouvelle à condition que celle-ci présente des garanties d'exploitation.

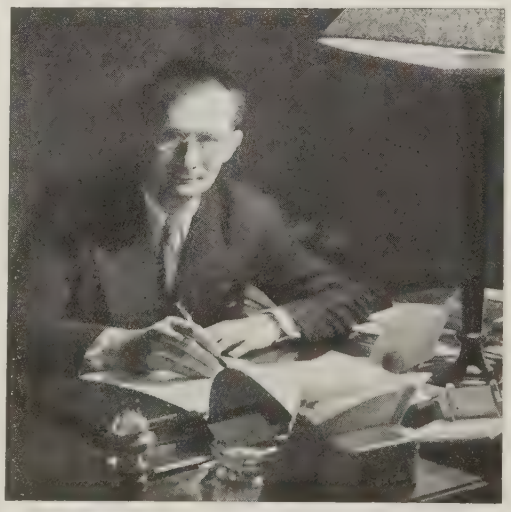
N'oublions pas qu'aux termes des conclusions déposées par la commission radio du plan Monnet il est prévu pour l'exportation un chiffre d'environ 7 milliards au titre des appareils de télévision. On estime d'autre part que pour la France seule la vente des récepteurs doit pouvoir atteindre 18 milliards en cinq ans.

Il y a pour une jeune industrie française dont tout le monde reconnaît qu'elle est d'une qualité sans égale des positions à conquérir, du travail pour des milliers de techniciens, d'ouvriers, de scénaristes, d'exécutants, d'artistes, bref un essor incomparable à prendre. Mais il est nécessaire qu'une formule d'exploitation précise soit trouvée pour lui permettre d'abord de vivre.

LES TACHES A VENIR

Ces déclarations du secrétaire d'Etat sont suffisamment nettes pour ne pas appeler de longs commentaires. On se contentera d'exprimer le vœu que la télévision naissante soit mise hors de portée des entraves administratives et étatiques qui ont si longtemps paralysé (et qui paralysent encore) la radio... On comprend parfaitement qu'en un domaine qui touche de si près à ce qu'on appelle les activités culturelles de la nation l'Etat prétende exercer des contrôles et assurer des arbitrages. Mais son rôle ne doit consister qu'en cela. Sur le terrain de la création artistique il n'a jamais été à l'aise. Là où il faudrait des ailes il ne sait qu'imposer des freins. Là où il faudrait de la liberté d'esprit, de l'imagination, de la fantaisie il n'apporte, de par sa nature, que des contraintes, des réglementations paperassières, un autoritarisme impitoyablement bureaucratique.

Actuellement ce n'est un secret pour personne que certaines industries étrangères déjà aptes à produire en série des postes récepteurs proposeraient volontiers à tels ou tels pays d'Europe de les équiper à peu de frais, quitte à rentrer ensuite dans leurs débours grâce à la vente de postes récepteurs. Il semble que la France soit à l'abri d'un tel danger. Mais déjà, à l'échelon artistique, des problèmes essentiels se posent. Un mode d'expression neuf vient de naître, il va falloir qu'il trouve ses formules, sa technique, qu'il forme ses spécialistes. Il va falloir qu'il trouve sa place exacte, à la limite extrême de la radio, à la lisière du cinéma, qu'il est appelé à rajeunir et à rendre encore plus vivant. A cet art nouveau à la recherche de son âme on ne demande aux pouvoirs publics et au parlement que de donner un corps.



M. ANDRÉ ORY, DIRECTEUR DE LA TÉLÉVISION.

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux.)

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le Jardin et l'Encrier

Je pense que jusqu'à son dernier jour — le plus tard possible — Colette nous fera nous récrier devant la perfection de son art. Presque trop parfait, cet art, pour finir, à force d'exercice magistral. On serait tenté de dire qu'après un demi-siècle de littérature Colette a acquis trop de métier, si le métier, quand il intervient sur la page, ne s'y glissait pas avec tant de rouerie. Il n'est pas absent, certes, à beaucoup près. Colette, aux instants où son sujet se dérobe, sait les moyens de dresser les mots propres à le soutenir et à masquer d'eux-mêmes ce subtil étayage. Ou bien, si le sujet n'est pas médiocre, mais trop bon (je veux dire trop aisément ouvert au morceau de bravoure), elle ne se retient pas de filer le grand air (je veux dire le couplet de prose lyrique) comme ces vieux ténors chez qui le port de voix n'est plus un défaut, mais une virtuosité. La musique des mots qu'elle écrit ne fait plus songer alors, par sa valeur, à une phrase de Bach, à un air de Mozart : c'est le coup d'archet de Thibaud ou de Menuhin. On se pâme, en se disant tout bas que c'est presque trop bien.

Mais pourquoi discuter mon plaisir ? Le petit livre qui fait aujourd'hui un précieux additif à l'œuvre de Colette ressortit à sa veine la meilleure. Il s'intitule *Pour un herbier* (Mermod). C'est-à-dire qu'il y est question des fleurs et des plantes. Seulement ce mot herbier, mis sur la couverture comme pour conserver des chlorophylles pâlies et desséchées, est injuste pour son contenu végétal. Ce ne sont au contraire que pulpes vivantes, sèves qui perlent en gouttes laiteuses, corolles et folioles qui palpitent comme des lèvres ou des paupières, marée de parfums surtout, tumulte d'odeurs qui semblent monter de ce livre comme d'un jardin en mai. Oui, un jardin, pas un herbier. Et le célèbre jardin de Saint-Sauveur-en-Puisaye, celui de Colette enfant, celui de la Maison de Sido, y tient encore — qui s'en étonnerait ? — une présence irremplaçable. L'âme de jardinière de Colette fait le reste. Dans sa maison du Palais-Royal, où l'arthrite la cloue aujourd'hui sur son lit-divan, les fleurs, avec la complicité de mains amies, ne cessent pas de venir la rejoindre. Quand la jacinthe en pot devance le printemps, quand les roses déballées d'une bourriche niçoise défient l'hiver parisien, c'est encore comme si le jardin de Colette, tous les jardins qu'elle a eus en France, et toutes les courses qu'elle a faites en forêt de Marly ou de Rambouillet, débouchaient sur la page qu'elle écrit et le livre qu'elle nous donne, pour un rendez-vous agreste qui sent l'humus, le vent d'ouest dans les branches défeuillées, la pluie douce sur les plantes rafraîchies.

Vous composerez votre bouquet comme il vous plaira, avec les fleurs dont Colette a lié la gerbe. Mais plutôt vous vous retiendrez mal d'entrer vous-même dans cette société qu'elle fait avec les plantes, comme avec les animaux qu'elle a aimés. Elle dialogue avec elles, sur le ton de l'amitié, de l'estime, parfois de l'aversion polie. On sent très bien que ni la tulipe ni l'arum ne lui sont une compagnie qu'elle goûte beaucoup. Qu'une fleur ne croie pas la séduire par les charmes dont elle use avec le premier venu. L'œil aigu de Colette et sa science madrée du monde rustique vont au delà de la réputation courante de telle reine du printemps, de telle princesse des parterres pour déceler les secrets de sa vie privée, les vertus ou les tares dont personne n'a jamais reçu l'aveu. Qui connaît les mœurs de la glycine ? Les grappes mauves suspendues aux portails de province sont un des lieux communs de la poésie des sous-préfectures dans la semaine de la Pentecôte. Mais Colette vous dira quelle puissance reptilienne se cache sous ce charme banalisé et qu'une vieille glycine, de ses bras noueux, tord les grilles, soulève les murs, étrangle des arbrisseaux, étoufferait à nouveau Laocoon...

C'est une de ses plus grandes forces d'écrivain que de nous révéler, avec des sens d'une subtilité inégalable, ce que nous n'aurions jamais vu, entendu, senti. Je veux vous en donner deux exemples.

Le premier est tiré du chapitre des odeurs. Non des parfums, mais de certaines odeurs végétales, réputées peu plaisantes, et qui pourtant... Mais laissons parler Colette. « La pivoine, écrit-elle, sent la pivoine, c'est-à-dire le hanneton. Par le truchement d'une fétidité délicate, elle a le privilège de nous mettre en rapport avec le véritable printemps, porteur d'odeurs suspectes dont la somme est propre à nous enchanter. Le lilas avant sa fleur, quand il n'est encore que petites feuilles en as de pique et promesses minuscules de thyrses, le lilas sent discrètement le scarabée, jusqu'au moment où, épanoui, écumant, blanc, mauve, bleu, pourpre, il entasse dans les trains de banlieue, le métro et les poussettes d'enfants son toxique arôme d'acide prussique. »

Le second exemple est d'infinie justesse visuelle. Colette parle du bleu, et observe que c'est une couleur dont le Créateur a été peu prodigue à l'égard de la nature. Mais le ciel, pensez-vous, et la mer ? Oui, oui... Seulement Colette, riche de quinze étés méditerranéens, se souvient et nous dit : « Je n'allais pas mendier le bleu aux clairs lits de sable fin où la vague se repose, sachant bien qu'à peine né de l'aurore le bleu de la mer serait mordu cruellement par le vert insidieux qui éteint au ciel la dernière étoile, et que chaque point cardinal, quittant le bleu instable, choisit sa couleur céleste : l'est est violacé, le nord, d'un rose glacial, l'ouest, rougeoyant, et gris, le sud. » Voilà une rose-des-vents qui est d'un grand peintre. Je ne pourrai plus contempler le ciel le plus stable et le plus serein sans frémir de sa fragilité.

Dans son jardin de Valmondois, Georges Duhamel a composé un herbier aussi. Et un bestiaire avec. Le tout voisin d'une nursery, car un petit art d'être grand-père enrichit désormais le registre duhamélien. *Le Bestiaire et l'Herbier* (Mercure de France) est un volume à mettre au rayon des *Fables de mon jardin*. Parmi les plates-bandes du potager, une philosophie mineure balance entre des afflictions tenaces et des espérances qui s'évertuent. Quand il revient de l'allée verte, le philosophe compte sa récolte dans son panier : « Je rapporte presque toujours trois fruits de consolation, deux fleurs de mélancolie et une graine d'amertume. » La nature console mal Duhamel de la malice des hommes. La tomate est vaniteuse, les pucerons, féroces, le scarabée, prétentieux comme un journaliste de Saint-Germain-des-Prés. Et les petits-enfants dans leurs jeux font d'inquiétants préludes aux travers de la société humaine. Heureux, les campagnards ? Peut-être. Mais la psychologie de la fourmilière et la métaphysique du carré de choux s'ouvrent sur une grande détresse

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Une si jolie petite plage

Jacques Sigurd et Yves Allégret vont-ils former un nouveau tandem scénariste-réalisateur qui rivalisera avec ses illustres prédécesseurs : Charles Spaak-Jacques Feyder, Jacques Prévert-Marcel Carné, Henri Jeanson-Christian Jaque, sans parler du trio Jean Aurenche-Pierre Bost-Claude Autant-Lara ? Après *Dédée d'Anvers* et *Une si jolie petite plage*, la question se pose.

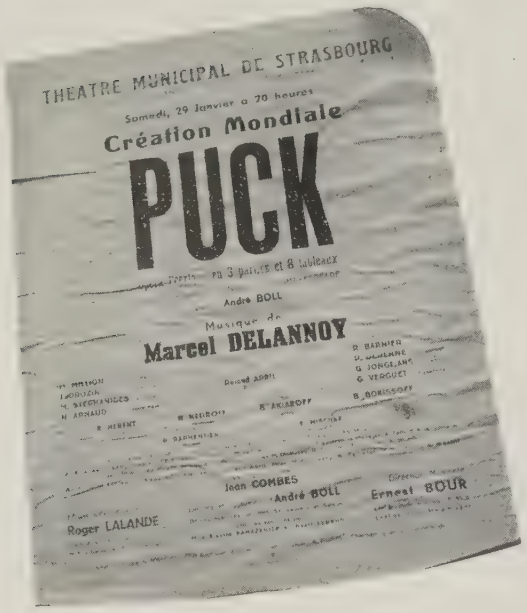
Ce qui est en tout cas acquis, c'est la communion de goût des deux hommes. Leurs sources d'inspiration sont les mêmes. La scène qui fournit à Jacques Sigurd son dialogue le plus incisif, le plus lourd de résonances est aussi celle qu'Yves Allégret met le mieux en place et où il dirige les acteurs avec le plus de sûreté. Tous deux sont attirés par un mélange de brutalité et de sensualité, par un pittoresque stéréotypé mais inépuisable, par le pessimisme facile que traduit si bien l'expression populaire : « C'est la faute à pas de chance ! » Il leur reste à démontrer qu'ils sont capables de s'évader de cette formule et d'atteindre par d'autres voies l'accent direct et âpre avec lequel ils savent évoquer certains êtres et certaines atmosphères.

Le choix du sujet, qui est à la base du succès commercial de *Dédée d'Anvers* comme des difficultés rencontrées par *Une si jolie petite plage* avant sa sortie, est loin d'être, en effet, ce que je préfère chez eux. Pour ne prendre que cet exemple, le protagoniste du dernier film a commis un meurtre. Les auteurs ont choisi de ne pas montrer le crime, de ne pas même le raconter ni le motiver et de se borner à y faire allusion. Le procédé de narration est parfaitement valable (Joseph Conrad, entre autres, en tire un parti admirable dans *Cœur des ténèbres*, où nous ne pouvons que deviner quel a été le drame vécu par Kurtz) et il y avait mérite à l'employer à l'écran, où il n'avait certes pas été galvaudé jusqu'ici. Il n'en est pas moins évident que du même coup les auteurs auraient pu gagner sur un autre tableau, car il est plus facile de rendre sympathique quelqu'un dont on sait qu'il a commis un assassinat que quelqu'un que l'on voit commettre un assassinat. En faisant de leur héros un pupille de l'Assistance publique qui tue la vieille dame par laquelle il s'est fait enlever d'abord, entretenir ensuite, Jacques Sigurd et Yves Allégret se complaisent au contraire dans l'illustration des sentiments les plus douteux. Il ne s'agit pas ici de conformisme ou de non-conformisme. Nous espérions sinon un Raskolnikov, du moins un garçon qui soit victime de sa jeunesse et de sa misère ; nous trouvons un de ces affreux personnages tout juste bons à alimenter la première page des journaux à scandales.

Toutes réserves faites sur le point de départ, il faut reconnaître qu'il a été traité non seulement sans bassesse ni équivoque, mais avec sobriété et dignité. L'atmosphère de la petite pension de famille sur une plage du Nord, déserte en hiver, est admirablement rendue : la pluie et le vent vous giflent en pleine figure. A deux exceptions près (la dame mûre et le médecin drogué) les comparses sont dessinés d'un trait juste. Et Madeleine Robinson réussit à se montrer maternelle sans sensualité dans le rôle de la servante au grand cœur tandis que Gérard Philippe donne à son héros la tension désespérée et la solitude sans remède qui le sauvent miraculeusement de la vulgarité.

Gérard Philippe dans le film d'Yves Allégret « Une si jolie petite plage ».

CRÉATION LYRIQUE A STRASBOURG



QUAND les Strasbourgeois ont crié : « L'auteur ! », tous debout et ravis, on a eu l'esprit de présenter sur la scène un portrait géant de Shakespeare. L'illustre figure ne paraissait point fâchée. C'est que dans ce « condensé », comme on dit, du *Songe d'une nuit d'été* — inamovible reine des féeries et palais toujours enchanteur des illusions — on ne trouve pas trace d'irrespect, ombre légère de sacrilège...

Je le dis en vieil adorateur du *Songe* : M. André Boll a eu autant de goût et de tact que d'audace. Entre nous, le spectateur à qui l'on impose le texte entier du chef-d'œuvre s'égare dans la forêt d'Obéron. Le fameux quatuor des amants : Hermia et Lysandre, Hélène et Démétrius, entrecroisant, escamotant leurs amours comme valets et dames de jeu de cartes et dont Shakespeare use en poète-bonneteau sûr de gagner à tous coups, ahurit un peu les parieurs...

Maintenant que Puck est un danseur bondissant, agile comme une sauterelle, ou filant sur une fusée d'ondes Martenot comme une aragne le long d'un fil de la Vierge ; maintenant qu'une fée nous explique les erreurs de Puck et les mystères de la « fleur d'amour » dont les sucs troublent la vue et la pensée, tout devient clair !

Ce que le texte perd en inventions shakespeariennes il le retrouve dans la musique de M. Marcel Delannoy. Cet original musicien, qui a souvent paru penser note par note, point à point, en contrapuntiste excité et dont l'orchestre, ici encore, ressemble à un clavecin géant dont les basses

E. BOUR AU PUPITRE DURANT UNE RÉPÉTITION.

AU PROLOGUE, DANS SON PALAIS, THÉSÉE, DUC D'ATHÈNES, EXIGE QU'HERMIA ÉPOUSE DÉMÉTRI

THÉSÉE (R. BARNIER) ANNONCE SON HYMÉNÉE AVEC HIPPOLYTE, REINE DES AMAZONES (EVELINE MISCHKE

seraient des cors et des trompettes et les notes aiguës, des flûtes, des chanterelles et des cordes de harpe, nous a fait dès le second acte la surprise de penser par mélodies et de créer par ses harmonies et les scintillements ou les épanouissements des timbres une atmosphère de rêve, de sensualité, un enveloppement de caresses et de rêveries.

Et ce qui m'a frappé c'est la distinction continue de ces chants sans ancêtres, sans portraits de famille... Et celle de la déclamation. Elle ne piétine que tout au début sur les sentiers tracés. Mais dès le charmant quatuor syllabique des quatre comédiens grotesques le parler musical s'affermit. M. Delannoy m'avait déjà — dans *le Poirier de misère* et dans *la Pantoufle de vair* paru personnel et plein d'esprit. Je craignais qu'il ne restât un peu sécot : dentellier de sons, manieur habile de fuseaux sonores, comme les dentellières du Puy... De ce soir je le reconnais poète. Voilà une fort jolie partition !

Voilà également un beau départ pour le renouveau de décentralisation artistique qui nous préoccupe tous. Le théâtre de Strasbourg a un directeur

UCK, GÉNIE ESPIÈGLE (ROLAND APRIL) S'EN VA AU BOIS QUÉRIR LA FLEUR D'AMOUR.

ANS UN BOIS, PRÈS D'ATHÈNES, LE GRACIEUX BALLET NOCTURNE DES SYLPHIDES.

L'ÉPILOGUE, AU PALAIS, C'EST LE JOUR DES NOCES DE THÉSÉE ET D'HIPPOLYTE.

ANDRÉ BOLL, LE LIBRETTISTE, DONNE DES INSTRUCTIONS A SES INTERPRÈTES.

LE MAIRE ET LE PRÉFET DE STRASBOURG FÉLICITENT L'INTERPRÈTE DE PUCK.

metteur en scène, M. Roger Lalande, qui a utilisé les décors et les costumes dessinés par M. André Boll, qui a compris et commenté la musique de Delannoy en parfait exégète.

Dans l'ensemble la troupe est bonne. J'ai surtout aimé, avec le danseur Roland April, M^lle^ Monda Million, vocaliste pure, aisée, du meilleur style. Les vocalises de Titania sont du reste une grâce de la partition. Trois membres du « quatuor Kedroff » et M. Hérent, en Bottom, se tirent de difficultés épineuses. M. Jongejans a de la taille et du coffre (Obéron), M^me^ Stephanidès, une chaude voix de mezzo, M^lle^ Drozin, un soprano aimable. Nous avons retrouvé l'impeccable Ernest Bour au pupitre, l'oreille et le cerveau en éveil.

Enfin il y a Strasbourg, Strasbourg qui m'émeut parfois comme Venise.

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte.)

ROBERT KEMP.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON.

Das Kapital — La Dame d'Avignon

... Et la police n'en savait rien !

Deux directeurs de théâtre se disputent une pièce, la presse est remplie de leur débat, on parle de procès. Songez donc ! Il s'agit d'une pièce de Curzio Malaparte sur Karl Marx. Le titre ? *Das Kapital,* celui de la bible communiste. Malaparte est l'auteur de *Kaputt,* un des plus gros succès de librairie de ces dernières années. Sans doute l'écrivain italien a fait représenter depuis, au théâtre de la Michodière, un acte assez mal venu, *Du côté de chez Marcel Proust,* qui ne semble guère annoncer un auteur dramatique. Mais il s'est défendu en déclarant qu'il s'agissait d'un travail sur commande, une suite d'impromptus qui permît à Mme Yvonne Printemps de faire valoir sa voix de cristal dans quelques chansons d'époque.

Tout cela avait préparé le terrain en suscitant autour de *Das Kapital* une curiosité impatiente. On attendait, on espérait un triomphe, une vague de fond propre à bouleverser les vieilles techniques, une pièce à idées qui rejoignît *les Mains sales* en prenant à sa source la théorie du matérialisme historique.

Il nous faut aujourd'hui en rabattre. *Das Kapital,* que nous a donné le théâtre de Paris, n'est pas une bonne pièce. Est-ce même une pièce tout court ? Non, cent fois non ! Tout au plus y peut-on voir une suite de sketches, les uns franchement maladroits, les autres confus, plusieurs enfin entachés d'une littérature où l'obscurité le dispute au mauvais goût. Nulle progression dramatique au long de ces trois actes, nulle action véritable et, ce qui est plus grave encore, à aucun endroit le dessein de l'auteur n'apparaît avec quelque netteté. A-t-il voulu montrer dans Karl Marx une sorte de christ inhumain sacrifiant jusqu'à la vie de ses enfants à son idéal révolutionnaire ? Sa démonstration est noyée dans des propos adventices où le doctrinaire est rabaissé au niveau d'un maniaque et l'homme, à celui d'un hurluberlu. A-t-il pensé nous donner quelque idée de la démarche intellectuelle qui amena le Moïse du communisme à constituer les assises de son fameux ouvrage ? Je mets au défi un spectateur qui n'aurait pas quelque teinture préalable du credo marxiste de s'y retrouver à aucun moment. Et enfin, et surtout, M. Malaparte n'a pas su tirer parti des ressources que lui offrait son sujet.

La pièce se déroule sur un double plan : celui des idées et celui des sentiments. Il appartenait à l'auteur de les fondre en une action cohérente, de faire en sorte que l'un fût commandé par l'autre et que chaque épisode concourût à l'effet final. Voilà justement à quoi il a échoué. D'une part Marx se refuse à toute concession avec la bourgeoisie : d'où son refus de se rendre à Paris pour lutter contre le prince-président. Il sait que la dictature fait le lit des révolutions et fraye la voie au prolétariat. Il se place au-dessus des patries, tout nationalisme l'exaspère, la notion bourgeoise de liberté lui paraît risible. Il est pour l'homme, l'homme en soi, qui travaille et qui souffre, contre l'exploitation capitaliste et contre Dieu, à ses yeux exploiteur au suprême degré, et auquel d'ailleurs il ne croit pas. En face de lui M. Malaparte a dressé un personnage assez inconsistant, son secrétaire Godson, dont la présence auprès de l'auteur du *Capital* ne s'explique guère, et qui, lui, croit en Dieu et figure la conscience humaine. Les propos de ce Godson sont fleuris de métaphores amphigouriques (je pense à certaine histoire de papillons mangeurs de cadavres et au serpent logé dans un ventre d'homme). D'où vient-il ? Qui est-il ? On ne nous le dit pas.

D'autre part Marx est un époux et un père aimant, déchiré par les morts successives de ses enfants, morts dues à la misère où les maintient l'idéalisme du doctrinaire. S'il fléchit un temps sous les coups du destin il se reprend vite. Il a conscience de sa mission et n'y faillira pas, soutenu d'ailleurs par une femme admirable.

On voit assez ce qu'eût pu donner ce double thème entre les mains d'un véritable auteur dramatique. M. Malaparte, pour n'avoir pas su ordonner sa matière, l'a complètement gâchée. Sa meilleure scène est, au premier acte, celle où Marx interroge les trois fillettes anglaises soumises au terrible esclavage des mines de charbon. Mais la visite d'Orsini, au second acte, est presque ridicule et d'ailleurs contraire à la vérité historique. C'est en 1855 que le terroriste italien se rendit à Londres, non en 1851, et l'on doute qu'il fût ce dandy dialecticien que nous offre M. Renaud Mary. Quant à l'inconnu du troisième acte — et qui pourrait être Lamartine — sa verbeuse discussion avec Marx ne fait que ressasser des idées déjà exprimées aux actes précédents. Il n'est pas jusqu'à Friedrich Engels qui, incarné par l'élégant Lucien Nat, ne nous offre une figure assurément fort éloignée du fameux signataire, avec Marx, du *Manifeste communiste.*

La totale déception que nous cause cette pièce ne doit pas nous rendre injuste sur la remarquable interprétation de M. Pierre Dux dans le rôle de Karl Marx. Ce grand acteur a été tenté par le personnage, et il faut reconnaître que chaque fois qu'il parle on oublie les faiblesses du texte pour ne plus songer qu'au talent de l'artiste. Son naturel, sa fougue, sa conviction, une fois de plus, ont fait merveille. Mais il ne pouvait pas porter toute la pièce sur ses épaules. Je signalerai encore Renée Devillers, parfaite d'émotion dans le rôle effacé de Jenny Marx, et me tairai sur le reste.

Au théâtre Mouffetard, dirigé par M. Jan Doat, les Compagnons de la Nef présentent la première pièce de M. Jean-Charles Pichon, *la Dame d'Avignon.* Avant le lever du rideau un acteur en veston monte sur la scène et nous annonce que l'action se déroule en Avignon au temps des papes, mais que l'auteur ne s'est aucunement soucié de couleur d'époque ni d'exactitude historique et que le drame aurait aussi bien pu être situé à une autre époque et en un autre lieu. M. Pichon me permettra-t-il de lui dire que cette désinvolture est pour le moins inutile ? Sans imposer à l'auteur dramatique les servitudes de l'historien, on peut cependant exiger de lui qu'il fasse de son mieux pour sauvegarder une vraisemblance relative, et ce n'est certainement pas en multipliant les anachronismes et les pieds de nez à l'histoire qu'il donnera plus de force à son propos. Pareille prétention est d'autant plus plaisante que M. Pichon se croit tenu de marquer son parti pris par des facéties le plus souvent assez grosses.

Les intentions de cette *Dame d'Avignon* ne sont d'ailleurs pas très claires. Le récitant y est employé à toutes fins et un peu à tort et à travers. On y voit un pape cruel et puéril, des inquisiteurs sur mesure, un cardinal libidineux, un croisé déserteur qui s'éprend d'une femme sans l'avoir vue et se déprend d'elle à l'usage. La dame en question, après avoir assassiné son mari pour être libre, ne sait trop que faire de sa liberté. Tout cela est enveloppé dans de belles phrases qui cherchent la pointe et n'échappent pas toujours au pathos. Il est, ma foi, possible que l'auteur ait mis dans ce brouet des dessous métaphysiques. J'avoue les avoir mal saisis. M. Pichon a certains dons de dialoguiste qu'il pourra mettre en valeur quand il ne cherchera plus à étonner son monde. Souhaitons-lui de retrouver alors une troupe aussi sympathique que celle des Compagnons de la Nef.

... Et la police n'en savait rien ! (quel mauvais titre !) est un vaudeville policier de M. Jean Guitton pour lequel le théâtre Sarah-Bernhardt a fait appel notamment à MM. Bach, Alexandre Rignault et Palau d'une part, à Mmes Suzanne Rissler et Rosy Varte de l'autre. « Il est pour le moins inattendu, sinon étrange, dit la notice jointe au programme, que la victime d'un assassinat, bien que soigneusement décapitée, vienne raconter à un juge d'instruction son propre meurtre... » Voilà je pense votre curiosité éveillée, et vous devinez quel genre de plaisir vous pourrez prendre à la rocambolesque aventure étirée en quatre actes par M. Jean Guitton. L'intérêt en demeure assez mince avant le troisième acte. Mais vous aurez l'avantage de voir le joyeux Bach se déchausser en scène, M. Alexandre Rignault est un inspecteur à la magnifique carrure et au flair infaillible et M. Palau, un juge caricatural à souhait. Donnons aussi un bon point à l'aguichante Rosy Varte. Que voulez-vous de plus ?

Les principaux interprètes de « Das Kapital ». De gauche a droite : Pierre Dux, Lucien Nat, Henri Nassiet, Alain Cuny et Renée Devillers.

PETITES CHRONIQUES

A LA GLOIRE DES VINS D'ANJOU

Les caves de l'ancien hôpital Saint-Jean, à Angers, construites au XII[e] siècle par Henri II Plantagenet, comte d'Anjou, premier roi d'Angleterre, sont un beau spécimen de l'architecture de l'époque. C'est dans ce cadre grandiose que se tiennent les Chapitres de la fameuse Confrérie des Sacavins, à l'occasion du sacre des Chevaliers qui donne lieu à de fastueuses cérémonies, à la lumière des torches et des projecteurs. Une plaque vient d'être apposée sur l'un des piliers. Elle porte cette inscription : « Cy sont sacrés les illustres Chevaliers de noble Ordre des Sacavins. » Cet ordre, dont le grand maître est M. Gasnier du Fresne, est composé de vingt-deux membres, éminentes personnalités de la viticulture, du commerce et de l'industrie : MM. Rosin, Pierre Rozé, de Grandmaison, du Closel, Fourmond, duc de Brissac, Roy, Périer, Amiot, marquis de Dreux-Brézé, Cointreau, Moreau, Coutant, marquis de Geoffre, Rossignol, Paul Rozé, Meyer, Oger, Gourdon, Marcel Breyer, Landreau, tous animés du désir de glorifier les vins d'Anjou.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Présentée à la Galerie Kléber par Maurice Malingue, l'exposition consacrée à « Gauguin et ses amis » offre le plus vif intérêt. Tout d'abord par quelques belles œuvres de Gauguin qui y figurent, et aussi par l'ensemble des amis, des fidèles de l'artiste, de l'école de Pont-Aven et par l'influence que ceux-ci eurent sur la formation du groupe « Nabis ».

Autour de quelques œuvres de Gauguin et de sa fameuse dernière toile exécutée en 1903 dans sa case d'Atuana, souvenir de sa Bretagne, sont groupées des peintures d'Emile Bernard, de Paul Sérusier, de Schuffenecker, de Daniel de Monfreid, de Seguin. Anquetin, Maufra Ranson, Meyer de Hahn, Moret, Amiet, Loiseau, Chamaillon, Laval, Verkade.

Quelques études symbolistes du grand visionnaire qu'était Odilon Redon, puis le groupe des « Nabis » avec Bonnard, Vuillard, K.-X. Roussel et Maurice Denis, peintre religieux et théoricien de la nouvelle école, enfin quelques œuvres de Pissarro pour montrer les rapports — et l'éloignement — de l'art de Gauguin avec celui des impressionnistes.

« La vraie peinture, proclamait Gauguin, doit s'attaquer aux fortes abstractions, faire tout ce qui était défendu, et reconstruire plus ou moins heureusement, sans crainte d'exagération, avec exagération même... »

MAURICE SÉRULLAZ.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE :

Paul Reboux, *le Secret de Mayerling n'existe plus* (Amiot Dumont, 244 pages). Peu de drames historiques ont donné lieu à plus de versions contradictoires que la mort, dans une chambre du château de Mayerling (et non Meyerling), de Rodolphe, archiduc héritier d'Autriche, et de la jeune et jolie baronne Marie Vetsera, le 30 janvier 1889.

Le seul homme, nous dit M. Paul Reboux, qui eût percé ce mystère était le baron Jean de Chlumecky, conseiller secret de l'empereur François-Joseph, auquel il avait juré de n'en rien révéler. Un mémoire où il avait consigné l'événement est tombé, par une voie assez singulière, entre les mains de l'auteur, qui l'a fait authentiquer par la veuve du baron Leopold, fils du conseiller. Il en publie le texte en appendice.

Cette explication du drame se ramène au caractère autoritaire de François-Joseph, à l'intransigeance de la cour de Vienne. L'empereur avait fait donner par Rodolphe sa parole d'honneur devant Dieu de renoncer à tout projet d'union avec Marie Vetsera. Tout au plus l'archiduc obtint-il la permission de revoir sa maîtresse : sur son honneur de soldat il fit serment que ce serait la dernière fois.

Ce fut en effet la dernière fois : le double suicide des deux amants fut le dénouement d'une tragédie qui opposait le devoir à la passion, l'inflexible loi dynastique à une aventure humaine. On relève dans le *Journal* de François-Joseph cette phrase où semble flotter un remords : « Tous les deux ont voulu mourir, mais seulement parce qu'ils ne pouvaient pas espérer vivre ensemble. Aussi ce fut un grand amour. »

En fait cette version du drame était déjà de beaucoup la plus accréditée. Soit dit en passant, on est surpris qu'un familier de la cour de Vienne, Philippe de Cobourg, croie que François-Joseph était le « beau-frère » de Maximilien...

LA DIPLOMATIE :

Léon Noël, *Conseils à un jeune Français entrant dans la diplomatie* (la Jeune Parque, 140 pages). Ce petit livre résume une grande expérience personnelle ; c'est en même temps une anthologie historique de pensées sur ce « beau métier » qu'est la diplomatie. « Faisons notre devoir, qui est de couvrir les sottises d'en haut », écrivait Paul Cambon à Camille Barrère. M. Léon Noël définit dans toutes leurs nuances les qualités de finesse, d'éducation et de modestie qui font le bon diplomate, et que valorisent, loin de les démonétiser les mœurs nouvelles de la vie internationale. Le travail, l'avancement, les collègues, le monde, les « silences », les plaisirs, les femmes, les journalistes — autant de chapitres enlevés d'une plume alerte et traités avec une érudition non exempte de malice.

M. Léon Noël rappelle fort opportunément que la meilleure des politiques extérieures ne conduit qu'à des déboires et à des échecs si elle ne s'appuie pas sur des forces proportionnées à la nature et à l'ampleur de ses objectifs.

ALBERT MOUSSET.

M. HERRIOT ET LES MYSTÈRES DE LA PRÉHISTOIRE

Les fouilles effectuées à Saint-Vallier dans la Drôme, sous la conduite du professeur Viret, directeur du musée d'Histoire naturelle de Lyon, ont permis de mettre au jour un impressionnant ensemble d'ossements appartenant à des animaux de la préhistoire, dont certains vivaient voilà des centaines de milliers d'années.

Les paléontologistes ont été vivement intéressés par ce curieux assemblage de fossiles d'une étonnante variété, où l'on trouve le *machairodus* du miocène, le mastodonte du pliocène, à côté de zèbres, d'ours, de zébus, de renards, de panthères, de chevaux, etc. On voit ici le président Edouard Herriot, maire de Lyon, examinant quelques-uns des spécimens les plus remarquables de cette importante collection.

COURRIER MUSICAL

Georges Thill effectuait sa rentrée sinon à notre grande scène lyrique, du moins au concert. Etait-ce de nature à nous satisfaire ? Ce genre de récital n'y aide guère. Thill n'est certes pas à son avantage dans les *lieder* ; ses qualités brillantes l'y desservent plutôt. Quant aux airs d'opéra qu'il nous offrit aussi, ils ne gagnent pas à se présenter sur l'estrade nus, dépouillés de leur parure symphonique. Le piano accompagnant a beau être tenu par Maurice Faure, il se révèle insuffisant, gênant même parfois pour exprimer ce que Berlioz, Wagner, Verdi pensèrent symphoniquement. Il n'empêche que Thill eut son public enthousiaste, et que sa voix puissante, moins stable, moins pure peut-être qu'elle ne le fut, garde encore son éclat et son brio incomparables.

A la Société des concerts du Conservatoire Pierre Sancan interprétait le *Concerto* de Schumann, le « morceau en or » des pianistes, qui semble n'avoir plus rien à dévoiler de ses lumineuses beautés tant les virtuoses, petits et grands, en ont fouillé les secrets, étalé les richesses, sucé le lyrisme. Et pourtant Pierre Sancan, avec un *tempo* plus rapide qu'il n'est d'usage et dont, sans doute, d'aucuns lui feront grief, avec aussi une transparence technique exceptionnelle, a su renouveler à sa manière toute la vie musicale du *Concerto*. Il est vrai qu'il est un authentique musicien, jeune prix de Rome qui mène de front les deux veines : composition et virtuosité.

L. MAURICE-AMOUR.

B. de MASSIMI

VENT DEBOUT

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE LIGNE AÉRIENNE FRANÇAISE

avec de nombreuses illustrations hors-texte.
In-8 soleil. Sous couverture illustrée, 480 fr.

PLON

LE DOCUMENT DONT ON PARLE...

PÉTAIN ET LES ALLEMANDS

MEMORANDUM D'ABETZ

ÉDITIONS GAUCHER
201, FAUB. St-HONORÉ PARIS

un vol. in 8 carré 300F

Marcel BLEUSTEIN - BLANCHET

Sur mon ANTENNE

Un pionnier de la radio vous révèle les secrets des coulisses.

Éditions DÉFENSE DE LA FRANCE

290 fr.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK,

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine
Daniel DEPARIS
ŒUVRES RÉCENTES

GALERIE KLÉBER
24, avenue Kléber
GAUGUIN
et ses amis
Tous les jours sauf lundi

LES SPECTACLES

AUX 2 ANES
L'ANE EST TERRIBLE !
Revue d'actualité de ROCCA et GRELLO
Soirée 21 h. Dimanche mat. 15 h. 30

LE RALLYE DE MONTE-CARLO

Le Rallye automobile de Monte-Carlo a toujours constitué l'épreuve de grand tourisme la plus importante, du fait qu'elle a lieu en hiver sur longues distances. L'hiver, c'est-à-dire éventuellement avec la neige et le verglas et presque certainement l'ennemi le plus redoutable pour la vitesse : le brouillard.

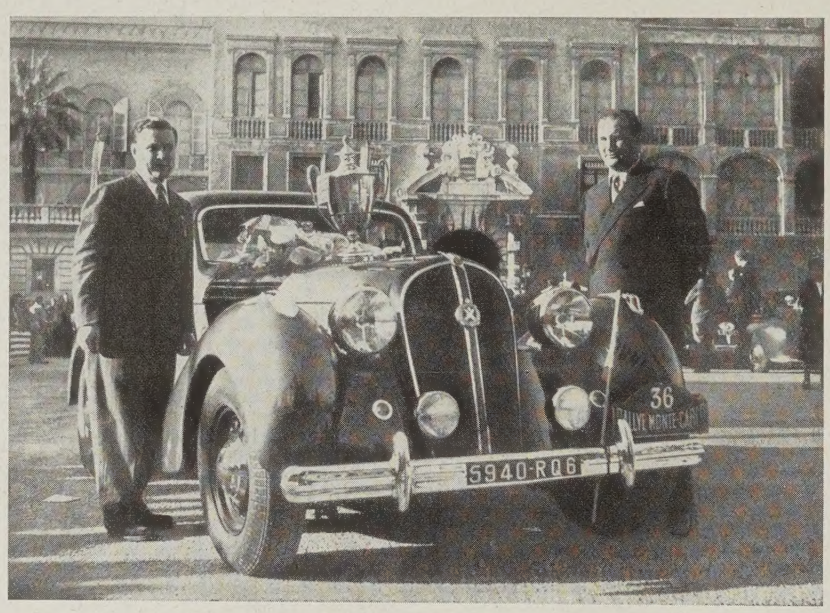
Jusqu'à la guerre, les concurrents partaient de divers points de l'Europe et principalement de Palerme (4.091 kilomètres), de Tallinn (3.792 kilomètres), d'Athènes (3.773 kilomètres), de Bucarest (3.660 kilomètres), de John O'Groats, à l'extrême pointe de l'Ecosse (3.634 kilomètres), d'Umea (3632 kilomètres), de Stavanger (3.520 kilomètres). Les difficultés de la circulation internationale ont obligé cette année, pour ce 19e rallye, de modifier légèrement la formule en adoptant un parcours en circuit de 3.096 kilomètres, avec départ et arrivée à Monte-Carlo et passages à Digne, Grenoble, Genève, Berne, Strasbourg, Luxembourg, Amsterdam, Bruxelles, Reims, Paris, Nîmes, Lyon et Digne. Toutefois, les concurrents pouvaient partir de Florence, en rejoignant le circuit à Berne, d'Oslo ou de Stockholm sur Amsterdam, de Glasgow sur Luxembourg, de Lisbonne sur Reims, ce qui représentait une distance à peu près égale à parcourir avant de terminer à Monte-Carlo.

De contrôle à contrôle, la vitesse moyenne était de 50 kilomètres à l'heure, tout retard étant pénalisé à raison d'un point par minute de retard. Comme il est de règle dans le rallye, les concurrents devaient rouler jour et nuit, aucun arrêt n'étant prévu, sauf, naturellement, les neutralisations pour les traversées maritimes et les passages de frontières.

Le lendemain de l'arrivée à Monte-Carlo se disputait une épreuve de classement sur un circuit montagneux : Moyenne Corniche, Mont-des-Mules, la Turbie, retour par la Grande puis la Moyenne Corniche, au total 17 km. 100, circuit à parcourir deux fois à une moyenne minima de 50 à l'heure. De plus, sur ce circuit étaient délimitées deux sections d'égale distance : 3 km. 250, l'une (Moyenne Corniche), assez rapide, l'autre (Mont-des-Mules), très difficile. Sur ces sections, le meilleur temps étant pris pour base, les différences de temps étaient pénalisées à raison de 1,20 par seconde. De plus, le temps de base comptait pour un point par seconde.

Préalablement aux deux tours comptant pour le classement un tour était effectué pour permettre de reconnaître les emplacements des contrôles. Il s'agissait donc pour un concurrent d'aller le plus vite possible dans la section du Mont-des-Mules et, en adoptant ce temps pour base, de s'efforcer de le réaliser exactement dans chacune des deux sections des deux tours suivants.

En fait, le parcours « de tourisme » mettait en valeur, pour les voitures concurrentes, les qualités de confort, de tenue de route, d'équipement contre les embûches de l'hiver ; l'épreuve de classement, la vitesse, le freinage, les reprises en côte, la tenue de route en virages de montagne. Il s'y ajoutait le sang-froid et la régularité du conducteur.



L'équipe Trévoux-Lesurque (Hotchkiss) qui a remporté pour la deuxième fois le Rallye automobile international de Monte-Carlo.

Excellente formule par conséquent. Si grand est le désir des automobilistes de pouvoir enfin « faire de la route » que, malgré toutes les restrictions apportées un peu partout en Europe à la circulation automobile, tous les records de succès furent battus avec 230 engagements, 203 partants et 166 classés.

Les concurrents classés représentent quarante-neuf voitures françaises, quarante-huit anglaises, quarante-huit américaines, huit tchécoslovaques, sept italiennes, cinq allemandes, une suédoise. Il est intéressant de constater que sur les vingt premières voitures classées il y a dix françaises, sept anglaises, trois américaines ; que les deux premières places sont prises par des voitures françaises (sur dix-neuf rallyes, il y eut treize victoires françaises, trois américaines, deux anglaises, une italienne), et que sur quatre catégories trois vont à l'industrie française.

Et qu'ont fait nos nouveaux modèles de voitures ? La 20 CV Hotchkiss est aux deux premières places du classement général ; la 4 CV Renault gagne sa catégorie, précédant dans le classement général le vainqueur de la catégorie supérieure ; la Simcasix gagne également sa catégorie. Il n'y a que la catégorie des voitures « moyennes » qui est pour la nouvelle voiture anglaise Jowett.

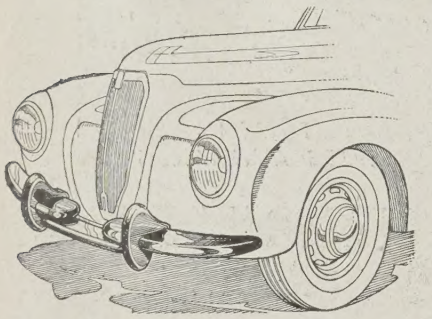
Ajoutons que c'est la cinquième victoire pour Hotchkiss, dont deux avec l'équipage gagnant de cette année : Trévoux et Lesurque, victoire aussi pour notre industrie, mais cette fois pour l'équipement électrique dont l'influence était prépondérante dans une telle épreuve : la totalité de cet équipement dans les deux Hotchkiss : bougies, phares antibrouillard, projecteurs, dynamo à régulateur, essuie-glace antigivre, était signé Marchal. Les pneus venaient de chez Dunlop.

Voilà en raccourci ce qu'a fait l'industrie française de l'automobile dans le Rallye de Monte-Carlo, qu'on a pu justement qualifier de championnat du monde de grand tourisme. Il est bon qu'on le sache à l'étranger... et même en France.

Maurice Philippe.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

LE PARE-CHOCS « 49 » SPEED.



Coulé en alliage léger à haute résistance, le pare-chocs « 49 » Speed réunit toutes les qualités d'élégance et de solidité et donne une ligne nouvelle à la voiture.

Il est inoxydable et conserve son poli malgré les intempéries.

Sa longueur réglable à volonté lui permet de s'adapter sur tous les types de voitures.

Sa grande surface de protection et les éléments interchangeables dont il est composé le feront apprécier de tous les automobilistes.

Le pare-chocs « 49 » vient s'ajouter aux autres accessoires de l'équipement de luxe Speed:

— Les roues Speed en alliage spécial à haute résistance ;

— La malle arrière, qui double le volume du coffre.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

POUR CONDUIRE EN SÉCURITÉ

Le bras indicateur de direction — qui est d'ailleurs réglementaire — est le seul signal visible en tout point, de jour et de nuit, qui permette de prévenir efficacement avant de virer.

Les indicateurs Marchal, de présentation élégante, sont très robustes et fonctionnent parfaitement avec une consommation réduite.

Marchal lance actuellement un nouveau « commutateur à minuterie » avec lequel les bras sont automatiquement rabattus au bout de quelques secondes. Cet appareil vous libère de toute préoccupation, supprime les oublis et évite les contraventions.

Quels que soient vos bras, améliorez-les en montant une minuterie Marchal.

POUR LE TRANSPORT DES SKIS

Voici le porte-skis O. L. D., marque familière aux lecteurs de *France - Illustration*, puisqu'elle leur a déjà présenté la fameuse galerie de toit O. L. D. maintenant universellement connue, ainsi que tous les porte - bagages et remorques.

Il va de soi qu'O. L. D. a pensé aux skieurs, et ceux-ci pourront transporter leurs skis sans difficulté. Le porte-skis O. L. D, se fixe sur toutes les voitures à un point du pare-chocs et à un point de la carrosserie. Il peut transporter deux paires de skis.

O. Lecanu D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

INVENTEURS !

Pour lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

PAS DE COURANTS D'AIR DERRIÈRE VOTRE FENÊTRE

... si elle est équipée avec des joints métalliques Benoît. Par ce moyen rationnel, vous éliminez, en outre, les infiltrations de vent, pluie, bruit et poussières.

L'économie de chauffage réalisée est de l'ordre de 35 %. Augmentation de la température de 4° à 6°.

Posés en feuillures des fenêtres et portes, parfaitement flexibles et inoxydables, les joints Benoît sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

Des milliers de références.

Demandez la documentation n° 46 sans engagement de votre part aux Ets E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). PRO. 27-09. Agence et pose dans toute la France.

Représentant à Alger :
M. Heiles, Les Brises, Pointe-Pescade.

LISEZ « L'AUTOMOBILE »

... qui groupe en une seule quatre revues de sports mécaniques.

Sa rubrique de « modèles réduits » séduira les jeunes sportifs.

Ses articles de grande vulgarisation, admirablement illustrés, renseignent sur tout ce qui concerne l'automobile, l'aviation, le motocyclisme, les sports nautiques et touristiques.

L'abonnement annuel : 450 francs. *L'Automobile*, 6, rue de Milan, Paris 9e.

ÉCONOMISEZ VOTRE CAFÉ

La cafetière Mélior, déjà connue et appréciée avant la guerre, reparaît. C'est une invention aussi simple qu'ingénieuse : un piston-filtre extrêmement fin et robuste coulissant au moyen d'une tige dans un orifice calibré au centre du couvercle.

On met au fond de la cafetière préalablement ébouillantée le café moulu très fin, sur lequel on verse l'eau en ébullition ; on couvre en maintenant le piston à sa position haute. Au bout de quatre minutes on enfonce le piston, qui bloque au fond de la cafetière tout le marc, l'infusion de café remontant à travers le filtre.

Versez : votre café sera exquis, très chaud et parfaitement filtré.

Vente en gros : Melior, 2, rue Dunois, à Paris. Téléphone : GOB. 44-03.

Notice illustrée n° 20 gratuite sur demande.

SUPPRIMEZ L'HIVER...

Vous le pouvez en créant chez vous une atmosphère printanière, légère, vivifiante et agréable au moyen d'un appareil Ozonair.

Véritable générateur électrique d'oxygène naissant et d'ozone, cet appareil introduira dans votre home ou votre bureau les effluves bienfaisants du grand air. Vous pourrez ainsi plus aisément atteindre la belle saison en développant vos moyens de résistance aux épidémies et en acquérant un sommeil reposant.

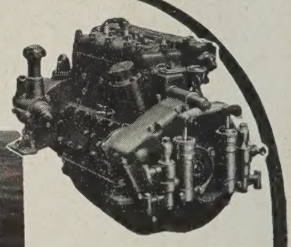
Ozonair, source de santé, est aussi générateur de bien-être, car il neutralise radicalement les odeurs. Pas de produit chimique ; consommation électrique nulle. C'est le cadeau le plus utile...

Notice franco : Ozonair, 63, rue de Lancry, Paris (10e). BOT. 24-10.

la pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : augmentation de vitesse à puissance égale. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

PYRENE PP

Protection contre L'INCENDIE

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main
Exclusivité "RHODOÏD" Marque déposée
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

PP PERMO

Traitement Général des EAUX

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

C.C.C. 35 à 41 Boul^d Haussmann Paris

Manteaux de pluie
caoutchoutés pour forte pluie
imperméabilisés pour petite pluie

Gabardines
pour ½ saison avec doublure amovible pour le froid

Il est normal que vous cherchiez à

GARANTIR
VOTRE CAPITAL,

fruit de votre travail.

Cette garantie, l'Etat vous la donne.

Pendant 10 ans, grâce à la

NOUVELLE
RENTE 5 %,

votre revenu ne diminuera pas.

Il pourra même augmenter.

•

Renseignez-vous

vos Seins
affermis
développés
embellis
en quelques semaines par le massage par l'eau froide sous pression
avec MASSOSEIN *Star* ☆
En vente dans les grandes pharmacies

BON GRATUIT
Pour recevoir sous pli discret la brochure « Beauté des Seins », écrivez-nous : Adams, 3, quai J.-Moulin, Lyon. Service F.1.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

SUR LA CANEBIÈRE
Emplacem. uniques pour magasins luxe, agence voyages, banques, café, brasserie, renseignements s/référ.
L. GIRAULT & C^ie,
2, rue Moustier, MARSEILLE.

VAR DOMAINE 242 ha dont 110 cultivés, château 20 pièces dép. Px. 10 mil. C. F. T. 52, av. Victoire, NICE.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au PALAIS de JUSTICE à PARIS, samedi 19 février 1949, à 14 heures.

1° PROPriété à usage INDUSTRIEL comprenant terrains et bâtiments
à LA FARLÈDE (Var)
Cont. tot. : 5 ha 63 a 65 ca. Libre location. Mise à prix : 2.000.000 de francs.

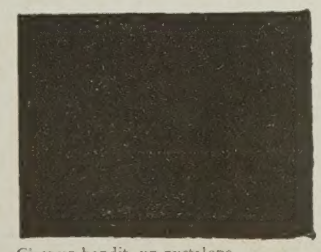
2° PROPRIÉTÉ à us. INDUSTRIEL comprenant terrains et bâtiments
à CUERS (Var) Contenance totale : 7.175 m² environ, partie libre location et partie réquisitionnée.
Mise à prix : 100.000 francs.
S'adresser à Paris : M^e DANET, avoué, 85, rue de Richelieu; M^e MAUGER, liquidateur judiciaire ; étude M^e HÉREIL, liquidateur judiciaire; à Saint-Tropez : M^e Barbier, not. à Toulon : M^e Ch. Pelletier, architecte, 3, place G.-Lambert.

ASPERGES et FRAISIERS
Vous récolterez des Asperges de qualité supérieure et des Fraises de MAI à NOVEMBRE avec les plants d'ELITE que vous offre la
GRANDE ASPERGERIE DU BERRY
à CHATEAUROUX - Indre
Catalogue gratuit N° 52

COGNAC CROIZET
FONDÉE EN 1805

UN DRAME DANS LES TÉNÈBRES OU JOUONS AUX DÉDUCTIONS, par CAMI.

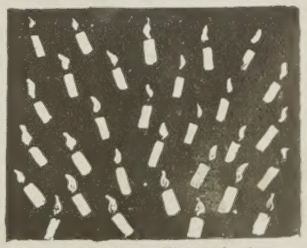
C'était pendant l'horreur, j'insiste,
L'horreur d'une profonde nuit,
Monsieur Durantin, Evariste,
Dormait dans l'ombre où rien ne luit.
Les douze coups de zéro heure
Sonnent au cadran du Destin...
Au même instant, dans la demeure,
On entend un pas clandestin !...



C'est un bandit, un nyctalope,
Dont l'œil perce, tel un hibou,
L'obscurité qui l'enveloppe...
Durantin se dresse debout...
Il entend le plancher qui craque,
Il veut allumer, mais avant
Qu'il le fasse un coup de matraque
Vous le rendort comme devant !

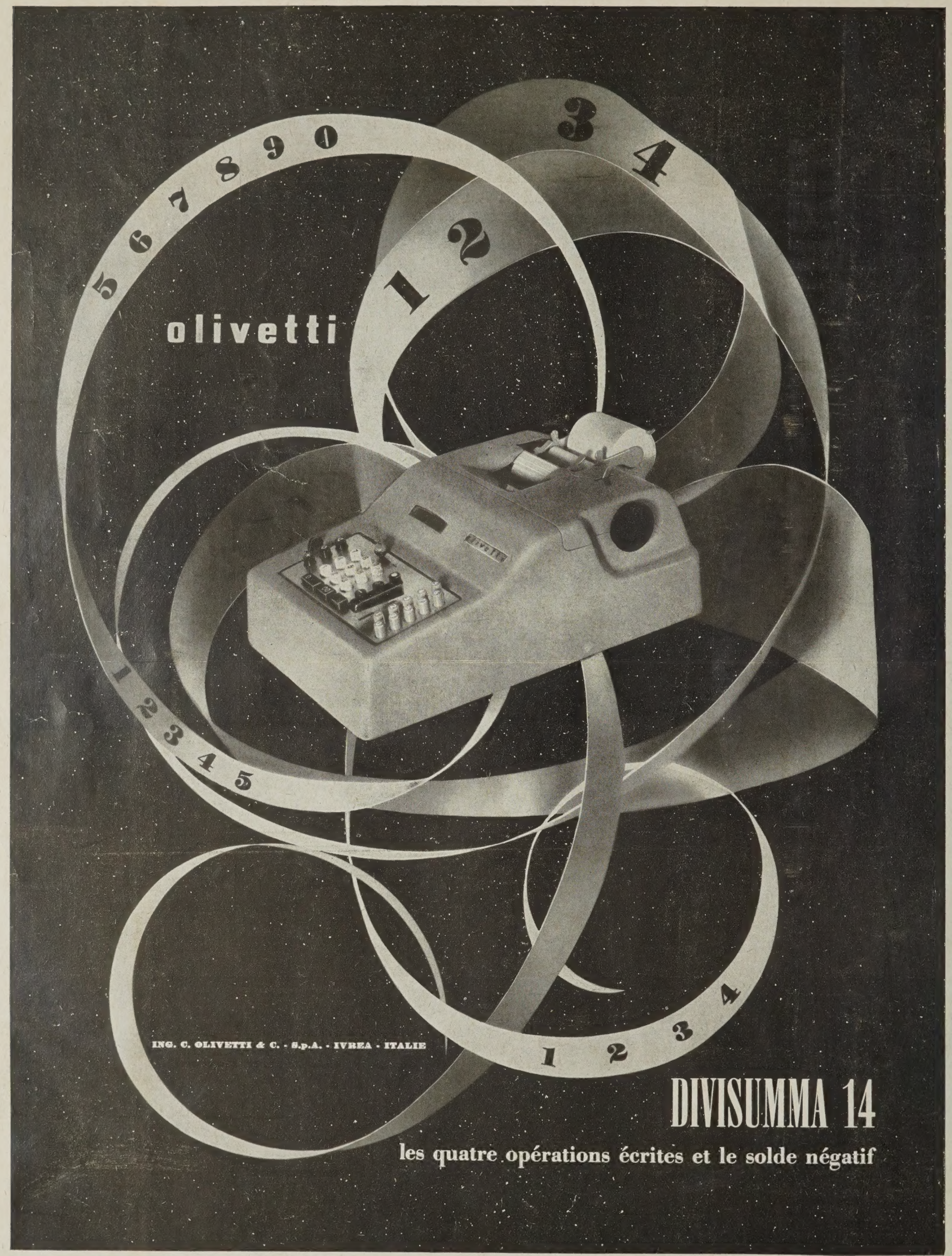
Durantin s'éveille à l'aurore,
Mais son voleur est déjà loin
Avec l'argent et plus encore,
Ayant fouillé chaque recoin.
Durantin court à la police
Et donne le signalement
Du bandit, jusqu'au moindre indice :
Visage, souliers, vêtements.

La police, une heure après, traque,
Grâce au signalement parfait,
Le nyctalope à la matraque,
Qui dit : « Oui, c'est moi, je suis fait !
« Mais, ma surprise est extrême,
« Comment me vit-il dans le noir ?
« A-t-il des yeux, comme moi-même,
« Qui dans la nuit peuvent tout voir ? »



Lecteurs, cherchez, s'il vous intrigue,
Ce policier problème, en vers,
Ou, plus bas, trouvez sans fatigue
Le mot de l'énigme à l'envers.

Ayant vu « trente-six chandelles »
Sous le grand coup qui l'étendit,
A la lueur provenant d'elles
Durantin put voir le bandit !



Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.